



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

TOME 119
2017 - N°1

TOUS TYRIENS ? RÉFLEXIONS SUR L'IDENTITÉ TYRO-PHÉNICIENNE DANS L'ŒUVRE DE FLAVIUS PHILOSTRATE*

Patrick ROBIANO**

Résumé. – Dans ses *Vies de sophistes*, Flavius Philostrate rattache à Tyr certains intellectuels. Lui-même a été nommé Philostrate de Tyr. Cela s'expliquerait aussi bien par le rayonnement de la cité phénicienne que par des raisons biographiques et historiques. En fait, Philostrate présente Tyr et la Phénicie à la fois comme étroitement liées à la Grèce, et à Athènes en particulier, et comme affirmant leur identité culturelle.

Abstract. – In his *Lives of sophists* Flavius Philostratus on one hand links some intellectuals with Tyre. On the other hand he has been also called Philostratus of Tyre. That might be explained through the influence of the Phoenician city as well through biographical and historical reasons. In fact, Philostratus shows Tyre and Phoenicia closely tied with Greece, especially with Athens, and at the same time maintaining their own cultural identity.

Mots-clés. – Flavius Philostrate, Tyr, Phénicie, Gadès, Taurus de Tyr, Euphratès, Musonius de Tyr, Hadrien de Tyr, Hérode Atticus.

* Je remercie les deux lecteurs anonymes de la REA pour leurs critiques, dont j'espère avoir tiré profit.

** PLH-CRATA, Université Jean Jaurès, Toulouse ; patrick.robiano@wanadoo.fr

Cette étude est née d'un étonnement : Pourquoi, dans ses *Vies de sophistes*, Flavius Philostrate attribue-t-il à certains personnages une origine tyrienne qui n'est pas attestée ailleurs ? Pourquoi a-t-il été lui-même qualifié de « Tyrien » ? Tenter de répondre à ces questions, c'est s'engager dans une exploration de la présence et de l'image de Tyr, et de la Phénicie, c'est analyser le regard que porte un Grec sur les « enfants de Cadmos », pour reprendre un titre récent¹.

Ce regard, c'est celui d'un auteur athénien (ca 170-244/249), proche des Sévères, et surtout de Julia Domna, dont il se déclare un intime (cf. *V. Ap.* I, 3), sophiste et chroniqueur d'un mouvement intellectuel qu'il a lui-même baptisé « Seconde sophistique » (*V. soph.* 481), et champion déclaré de l'hellénisme à travers, surtout, sa monumentale *Vie d'Apollonios de Tyane*, censée relater les activités du sage néopythagoricien du I^{er} siècle de notre ère, et ses *Vies de sophistes*, recension subjective de sophistes qui, en particulier du premier au troisième siècle, auraient illustré l'art de la parole. La première œuvre est généralement datée des années postérieures à 217, la seconde de la fin des années 230 au plus tôt². Dans le *corpus* qui est attribué à Philostrate figurent encore un dialogue entre un vigneron de la Chersonèse et un marchand phénicien à propos des héros de la guerre de Troie, l'*Héroïque*, sans doute écrit entre les deux œuvres précédemment citées, ainsi que des *Lettres*, des *Tableaux*, un traité *Sur la gymnastique*, qui contiennent quelques références à la Phénicie³.

Ce regard, nous l'avons dit, est celui d'un contemporain de Septime Sévère, originaire de Leptis Magna, cité africaine colonie de Tyr, et de Julia Domna, originaire d'Émèse, cité rattachée par Septime Sévère à la province de Phénicie, avec Tyr pour capitale. Il n'est pas interdit d'imaginer que ces facteurs historiques aient eu quelque résonance chez Philostrate. Il ne s'agit pas, cependant, de tirer du contexte historique une théorie déterministe qui justifierait l'intérêt de l'écrivain pour Tyr et la Phénicie. En effet, celles-ci occupent dans la littérature de l'époque impériale, notamment dans la littérature de fiction, une place importante.

Cela posé, revenons à la question qui est le point de départ de notre réflexion : pourquoi, entre la *Vie d'Apollonios* et les *Vies*, Philostrate paraît-il promouvoir Tyr ? Ou, formulé autrement, pourquoi inscrit-il avec tant d'insistance Tyr, et la Phénicie, dans sa vision du

1. C. BONNET, *Les Enfants de Cadmos : Le paysage religieux dans la Phénicie hellénistique*, Paris 2014. F. MILLAR, *The Greek World, the Jews, and the East*, Chapel Hill 2006, p. 35, souligne la force de l'identité phénicienne : « No Greeks colonised Arados, Tyre, Sidon, or Byblos or renamed them in ways intelligible to themselves ».

2. Cf. J. RUSTEN dans J. RUSTEN, J. KÖNIG, *Philostratus. Heroicus, Gymnasticus, Discourses 1 and 2*, Cambridge (MA)-Londres 2014, p. 10, en corrigeant la coquille « in the 220s ».

3. Sur le *corpus* des œuvres de Flavius Philostrate, cf. S. FOLLET, « Philostratos de Steiria », *Dictionnaire des philosophes antiques*, V a, Paris 2012, p. 566-572, ci-après : *DPhA*.

monde, forcément hellénocentrée⁴ ? Pour ne pas dire forcément athéno-centrée, tant il a été impliqué dans la vie athénienne, et tant il a fait du sophiste Hérode Atticus la figure nodale de la Seconde sophistique, et d'Athènes le centre de convergence de ce mouvement⁵.

Nous commencerons notre étude par un repérage des personnalités que les *Vies* désignent sans hésitation comme Tyriennes, et nous tenterons de justifier cette assignation à une citoyenneté ; nous examinerons également le cas de Philostrate, parfois désigné, lui aussi, comme Tyrien. Nous poursuivrons notre enquête en l'étendant à l'ensemble du *corpus* et à la Phénicie, avant de faire un détour par la littérature de l'époque impériale, où Tyr est très présente. Enfin, nous analyserons comment Philostrate se situe par rapport à ces représentations de Tyr et de la Phénicie produites, pour certaines, dans la sphère phénicienne, ou par de soi-disant Phéniciens.

LES TYRIENS DES VIES DE SOPHISTES

Quelles sont les pièces du dossier faisant de personnages des *Vies* des Tyriens ?

Taurus, philosophe platonicien est dit « Tyrien » (564) : Hérode « fréquenta [...] Taurus de Tyr, (Τάυρω τῷ Τυρίῳ), pour les doctrines platoniciennes »⁶. Or, une inscription de Delphes (*Sylloge* II3 868 A) le déclare Bérytain : « A L. Calvinus Taurus, de Béryte, philosophe platonicien » (Α. Καλβίνω (sic) Τάυρω Βηρυτίω, φιλοσόφω πλατωνικῷ)⁷. Ce que confirment la *Souda* (s.v. Ταῦρος T. 166, t. IV, p. 509 Adler), où il est qualifié de Βηρύτιος, et la *Chronique* de Jérôme, p. 202 Helm : *Taurus Berytius*. En revanche, un passage du Pseudo-Héron le désigne comme Sidonien (Ταυροῦ Σιδονίου)⁸.

Plus étonnant, le philosophe Euphratès, cité fréquemment dans la *Vie d'Apollonios*, sans que soit jamais précisée son origine, est qualifié de « Tyrien » dans les *Vies* (488 ; 536), qui plus est avec pleine reconnaissance de sa qualité de philosophe, alors que, dans la *Vie d'Apollonios*,

4. C. BONNET, « L'identité religieuse des Phéniciens dans la diaspora. Le cas de Melqart, dieu ancestral des Tyriens » dans N. BELAYCHE, S. C. MIMOUNI dir., *Entre lignes de partage et territoires de passage. Les identités religieuses dans les mondes grec et romain. « Paganismes », « judaïsmes », « christianismes »*, Paris-Louvain-Walpole (MA) 2009, p. 295-308, souligne, p. 296-298, que « l'ethnique "phénicien" est d'origine grecque (*Phoinikes*, comme du reste le toponyme *Phoinikè*) et résulte donc d'une perception extérieure de la civilisation concernée » ; elle ajoute qu'il faudrait parler d'« identités *poliades* », car « la Phénicie ne fut jamais une "nation" au sens moderne du terme ».

5. Sur les fonctions de Philostrate à Athènes, cf. S. FOLLET, « Philostratos... », p. 564-565 ; sur la figure nodale d'Hérode Atticus, voir le diagramme de K. ESHLEMAN, *The Social World of Intellectuals in the Roman Empire : Sophists, Philosophers, and Christians*, Cambridge 2012, p. 130 ; sur la force centripète d'Athènes, cf. A. KEMEZIS, « Narrative of Cultural Geography in Philostratus's *Lives of the Sophists* » dans T. SCHMIDT, P. FLEURY, *Perceptions of the Second Sophistic and its Times*, Toronto-Buffalo-Londres 2011, p. 3-22.

6. Cf. M.-L. LAKMANN, « Taurus (L. Calvenus) », *DPhA* VI, Paris 2016, p. 713-722. J. ALIQUOT, « Les Tyriens dans le monde romain, d'Auguste à Dioclétien » dans P.-L. GATIER, J. ALIQUOT, L. NORDIGUIAN éd., *Sources de l'histoire de Tyr. Textes de l'Antiquité au Moyen Âge*, Beyrouth 2011, p. 73-115, relève, p. 76, que « le hasard veut que les deux seuls lettrés tyriens connus par les inscriptions, Taurus et Hadrien, gravitent autour d'Hérode Atticus ».

7. Aulu-Gelle (XVIII, 10, 3) donne la forme Calvisius. Selon M.-L. LAKMANN, « Taurus », p. 715, « l'erreur a pu se produire au cours de la transmission du texte ».

8. Pseudo-Héron d'Alexandrie, *Definitiones* 137, 4, p. 156, 21 Heiberg.

il est dénigré par le narrateur et le protagoniste⁹. Au contraire, Étienne de Byzance, s.v. Ἐπιφάνεια, lui donne comme lieu de naissance Épiphanie de Syrie, et Eunape 454, le mentionne comme « Euphratès d'Égypte » (Εὐφράτης τε ὁ ἐξ Αἰγύπτου). Pour essayer de surmonter ce qui paraît contradictoire, P. Grimal a proposé l'hypothèse suivante : « Né à Épiphanie, Euphratès peut s'être installé à Tyr après son mariage. L'épithète d'Égyptien qui lui est parfois attribuée s'explique par son voyage d'Égypte »¹⁰.

Cela dit, les sources rattachent souvent Euphratès à la Syrie. C'est le cas de Pline I, 10, 2, qui affirme l'y avoir rencontré, et de *Lettres* attribuées à Apollonios de Tyane : la *Lettre* 74 évoque un séjour du philosophe en Syrie, et la *Lettre* 3 un négoce de produits de luxe mené par Euphratès entre la Syrie et l'Italie. La *Lettre* 7 présente plus précisément Euphratès commerçant entre Égées, « presumably the Cilician harbor » d'après R. J. Penella (il y aurait donc là une proximité géographique avec Épiphanie), et l'Italie¹¹.

Comment expliquer ces distorsions dans les ethniques, pour Taurus comme pour Euphratès, dont le narrateur ne discute pas l'origine, contrairement à ce qu'il fait, par exemple, pour Polémon (530) ? Il faudrait distinguer la citoyenneté d'origine de celles qui peuvent être acquises, notamment pour des intellectuels itinérants. Comme le souligne J. Aliquot, « les savants [...] collectionnent les citoyennetés »¹². Cela se vérifierait à propos de Taurus, qui résida à Béryte, et d'Euphratès¹³.

L'ethnique servirait aussi à caractériser une situation de l'individu à un moment donné. Ainsi, le qualificatif « Égyptien » appliqué à Euphratès référerait à son séjour en Égypte attesté dans la *Vie d'Apollonios*¹⁴. Et celui de « Tyrien » à ses activités de négoce. En effet, quand on examine la *Lettre* 3, on s'aperçoit que les marchandises qu'il transporte sont des produits associés, depuis les poèmes homériques, à la Phénicie, à savoir « de l'argent, de l'or, de la vaisselle de toutes sortes, des vêtements brodés » (ἑσθήτων ποικίλων). De fait, des cratères en argent fabriqués par les Sidoniens, c'est-à-dire les Phéniciens, sont mentionnés chez Homère (*Il.* XXIII, 740-745 ; *Od.* IV, 614-619), ainsi que des « vêtements brodés » en *Il.* VI, 288

9. Les *Lettres* d'Apollonios révèlent également une hostilité constante à l'égard d'Euphratès (cf. *Ep.* 1-8 ; 14-18 ; 50-52 ; 60 ; 82 ; 94).

10. P. GRIMAL, « Deux figures de la *Correspondance* de Pline : le philosophe Euphratès et le rhéteur Isée », *Latomus* 14, 1955, p. 370-383, p. 371, n. 5.

11. R. J. PENELLA, *The Letters of Apollonios of Tyana, A Critical Text with Prolegomena, Translation and Commentary*, Leyde 1979, p. 94.

12. J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 79.

13. J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 76. Relevons que le choix de l'adjectif « tyrien » permet au sophiste Philostrate une allitération initiale en tau et une assonance finale en oméga qui produisent, au datif (Τάρῳ τῷ Τυρίῳ) un effet stylistique ; le goût de l'assonance et de l'allitération peut jouer aussi pour Hélix de Phénicie (τὸν Φοίνικα Ἐλικά), qui n'est pas désigné par sa cité (*Gym.* 46).

14. Sur la présence d'Euphratès à Alexandrie, cf. *V. Ap.* V, 27-28. Porphyre de Tyr, qui résida en Sicile (cf. Porphyre, *V. Plot.*, 11 ; 19) fut, sans doute pour cette raison, appelé par Augustin (*De cons. evang.* I 15) « Porphyrius Siculus » (cf. R. GOULET, « Porphyre de Tyr », *DPbA Vb*, Paris 2012, p. 1289-1314, p. 1294). La même chose a pu se produire pour Euphratès.

(παμπούκιλα ἔργα) et VI, 294 (ποικύμασιν)¹⁵. De plus, si, comme le pense C. P. Jones, l'expression « les vêtements doublés, dits de roi » (ἐν ταῖς τοῦ βασιλέως λεγομέναις διπλαῖς) dans lesquels s'exhibe Euphratès dénote des « possibly purple garments », l'allusion à la pourpre des cités phéniciennes est nette, et Euphratès serait bien, en ce sens, un Phénicien, et, peut-être, un Tyrien¹⁶.

D'ailleurs, dans *L'Héroïque* 1, 1, le Phénicien, qui se dit originaire « de la région de Sidon et de Tyr », est confondu, à cause de son riche vêtement, avec un Ionien, et il en explique à son interlocuteur grec la raison : « Sybaris l'ionienne a envahi toute la Phénicie et à Sybaris, j'imagine, on aurait été accusé de ne pas vivre dans le luxe »¹⁷. C'est dire autrement, le luxe étant ici importé et non pas exporté, que le vêtement luxueux est un des marqueurs de la Phénicie.

Enfin, le qualificatif ethnique s'expliquerait aussi par le moment de l'énonciation. La « Syrie » désignait, depuis son intégration dans l'Empire, la province qui englobait également la Phénicie ; la distinction entre « Phénicien » et « Tyrien » n'était donc pas opératoire¹⁸. Mais, quand Septime Sévère la scinda en deux provinces, « Syrie » et « Phénicie », avec, pour cette dernière, Tyr comme capitale, « Tyrien » et « Phénicien » acquièrent une spécificité, liée à cette identité administrative créée à l'époque de Philostrate.

Que Taurus et Euphratès se trouvent dotés de trois citoyennetés n'a donc rien d'étonnant¹⁹. Ce qui est étonnant, c'est que, dans ces deux cas, le narrateur choisisse Tyr.

15. Sur la synonymie entre « phénicien » et « sidonien » chez Homère, cf. I. J. WINTER, « Homer's Phoenicians : History, Ethnography, or Literary Trope ? [A Perspective on Early Orientalism] » dans J. B. CARTER, S. P. MORRIS éds., *The Ages of Homer, A Tribute to Emily Townsend Vermeule*, Austin 1995, p. 247-271, p. 247.

16. Cf. C. P. JONES, *Philostratus, Apollonius of Tyana, Letters of Apollonius, Ancient Testimonia, Eusebius's Reply to Hierocles*, Cambridge (MA)-Londres 2006, p. 11, n. 3 : « in so-called "king's robes" for which the wearer required imperial permission ».

17. P. GROSSARDT, *Einführung, Übersetzung und Kommentar zum Heroikos von Flavius Philostrat*, Bâle 2006, p. 348-349, rappelle que Sybaris n'est pas une colonie ionienne, et qu'elle a été détruite en 510 av. J.-C. ; il souligne que le cliché de l'Ionie voluptueuse se retrouve en *Her.* 42, 1, à propos de Pythagore. Cf. aussi J. K. BERENSON MACLEAN, E. BRADSHAW AITKEN, *Flavius Philostratus : On Heroes*, Leyde-Boston 2003, p. 1, n. 1.

18. Dans deux paragraphes contigus (*Syr.* 3-4), Lucien situe Tyr en Syrie et Sidon en Phénicie. Chez Athénée, un certain Ulpian, sans doute parent du juriste, est successivement qualifié de Phénicien (126a), de Tyrien (175a), et de Syrien (669b). Porphyre, *VP* 1, parle du père de Pythagore comme d'un « Syrien de Tyr en Syrie ». En fait, le terme « Syrie » englobe la Phénicie (cf. M. SARTRE, *L'Historien et ses territoires. Choix d'articles*, Bordeaux 2014, p. 127 : « Le terme de Syrie désigne normalement toute la Syrie, y compris la Phénicie » (= « La Syrie creuse n'existe pas » dans P. L. GALTIER, B. HELLY, J. P. REY-COQUAIS éds., *La Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines et byzantines)*, Paris 1988, p. 15-40). N. J. ANDRADE, *Syrian Identity in the Greco-Roman World*, Cambridge 2013, p. 110, rappelle avec force que l'ethnique désigne plus une communauté civique que l'ethnicité : « By the Roman period, "Syrian" reflected cognition of an *ethnos*, a regional social collectivity but not necessarily an "ethnicity" denoting shared genealogy ».

19. M.-L. LAKMANN, « Taurus », p. 715. Évoquant la fierté de l'*origo* que manifeste Ulpian de Tyr (*Dig.* 50, 15, 1), M. CHRISTOL, « Entre la cité et l'empereur : Ulpian, Tyr et les empereurs de la dynastie sévérienne » dans F. CHAUSSON, E. WOLFF éds., *Consuetudinis amor. Fragments d'histoire romaine (II^e-VI^e siècles) offerts à J.-P. Callu*, Rome 2003, p. 163-188, rappelle, p. 166, n. 8, que l'*origo* n'est pas nécessairement le lieu de naissance.

Le dossier devient plus complexe avec Musonius de Tyr (Μουσωνίῳ τῷ Τυρίῳ), cité comme le maître d'un certain Lucius, familier d'Hérode Atticus (556). Comme aucun philosophe de ce nom n'est connu, à part le célèbre Musonius Rufus, *a priori* sans lien avec Tyr, des philologues n'ont pas hésité à corriger les manuscrits et à remplacer Τυρίῳ par Τυρρηνῶ, Musonius Rufus étant originaire d'Étrurie. Effectivement, la *Vie d'Apollonios* VII, 16, 2 le connaît sous le nom de « Musonius d'Étrurie » (Μουσώνιον τὸν Τυρρηνόν). Certains n'ont pas hésité non plus à corriger en Βουλσίνιος le Μουσώνιος ὁ Βαβυλώνιος, Musonius de Babylone, qui apparaît dans la *Vie d'Apollonios* IV, 35, là encore pour l'identifier avec Musonius Rufus, vraisemblablement natif de Volsinies²⁰. Cependant, il est impossible de ne faire qu'un seul Musonius de ces trois personnages, le Lucius cité par Philostrate ne pouvant pas être, pour des raisons chronologiques, l'éditeur des *Diatribes* de Musonius Rufus²¹.

Nous préférons garder les leçons des manuscrits, les corrections étant trop importantes pour être autorisées par la paléographie²². Il nous semble d'ailleurs possible de justifier le texte de Philostrate.

En effet, en ce qui concerne Musonius de Babylone, le contexte dans lequel il est introduit, à savoir l'expulsion de Rome des philosophes, que Néron soupçonnait de pratiques magiques, le désigne comme magicien, du moins du point de vue de l'empereur²³. Or, « Babylonien » évoque les Mages, autrement désignés comme « Chaldéens », qui résidaient à Babylone, et auxquels, d'après Philostrate, Apollonios lui-même rendit visite²⁴. L'Apollonios de Philostrate

20. Cf. M.-O. GOULET-CAZÉ, « Musonius Rufus (C.) », *DPhA* IV, Paris 2005, p. 555-572, et plus spécialement p. 556 pour son origine, p. 561-563 pour les corrections apportées aux manuscrits, et « Musonius de Tyr », p. 572.

21. Cf. M.-O. GOULET-CAZÉ, « Musonius... », p. 562-563 et S. FOLLET, « Lucius » n° 69, *DPhA* IV, Paris 2005, p. 165-166 et « Lucius » n° 70, p. 166.

22. M. É. Foulon, que nous avons consulté, pense que, sur le plan de la paléographie, les modifications sont difficiles à justifier : « Qu'il s'agisse d'onziale ou de minuscule de librairie, il n'est pas possible de confondre par mélecture *Boulsinios* et *Babylônios* d'une part, *Turiôi* et *Tyrrhênôi* d'autre part ».

23. Les expressions *μαντικὴν συσκιάζοντες* (« dissimulant la divination ») et *μαντικῆς σχήμα* (« couverture pour la divination ») sont significatives. C. P. JONES, *Philostratus, Apollonius of Tyana*, Cambridge (MA)-Londres 2005, – nous adoptons cette édition – ne corrige pas le texte, mais note : « “of Babylon“ is a mistake due either to Philostratus or to a scribe ». Nous ne partageons pas l'hypothèse de V. MUMPRECHT, *Das Leben des Apollonios von Tyana*, Zurich-Munich 1983, p. 1074, n. 89, explicitant sa traduction par : « Während hier Babylon als Heimat des Musonius angegeben wird, ist es anderswo (Philostr. VS 2, 9) Tyros. Es gehört zu der Legende um das Leben des Musonius, daß man ihm eine orientalische Heimat andichtete. Solche Berichte haben ihre Parallelen in denjenigen über Pythagoras und sind wohl dem gleichen Bedürfnis zuzuschreiben. Nicht übereinstimmend mit dieser Stelle nennt ihn Philostrat 7, 16 wie in den Sophistenviten Tyrrhenier ». En effet, parler de « légende orientale » à propos de Musonius est gratuit. Certes, Pythagore a été dit tantôt « Étrusque », tantôt « Tyrien » (cf. Clément d'Alexandrie, *Strom.* 1, 15, 45), et d'après Porphyre, *VP* 1, selon Mnésarque, le père de Pythagore, était « un Syrien de Tyr en Syrie », ou, *VP* 10, selon Antoine Diogène « un des Étrusques qui colonisèrent Lemnos, Imbros et Scyros ». A. CHASSANG, *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges par Philostrate et ses Lettres*, Paris 1862², p. 451, a sans doute vu juste : « Olearius explique fort bien qu'il ne s'agit pas de sa patrie, mais des connaissances qu'on lui attribuait : Babylonien était synonyme de magicien ».

24. Cf. *V. Ap.* I, 1, 2 ; I, 26, et les *Lettres* 16 et 17 d'Apollonios. Les sages babyloniens font partie du circuit des sagesses du monde, antérieures à la sagesse grecque (cf. Diogène Laërce, *Prooimion*, 1, 1).

et plus encore, sans doute, celui de ses sources, n'étaient pas insensibles à la magie²⁵. Et un sophiste comme Hadrien de Tyr, au dire de Philostrate, « passa pour un sorcier aux yeux de beaucoup » (590)²⁶.

En ce qui concerne Musonius de Tyr, qui a vécu à une époque plus proche de celle de Philostrate, et donc, *a priori*, mieux connue de lui, il semble encore plus téméraire de mettre en doute son origine tyrienne, et partant son existence, surtout quand elle est affirmée dans une œuvre dont la qualité des informations a été soulignée²⁷. Il n'est venu à l'esprit de personne de corriger « Euphratès de Tyr » en « Euphratès d'Étrurie ». Aussi nous paraît-il logique de garder la même attitude à propos de ce Musonius et de considérer que Philostrate connaît trois philosophes homonymes qu'il distingue, Musonius Rufus, Musonius de Babylone, et Musonius de Tyr²⁸.

À ces figures il faut ajouter celle d'Hadrien de Tyr²⁹.

« Le Phénicien Hadrien, c'est Tyr qui lui a donné naissance, mais c'est Athènes qui l'a formé ». Ainsi commence la notice des *Vies* qui lui est consacrée (585). Cependant, comme pour limiter l'importance d'Athènes dans la formation du sophiste, le narrateur insiste sur la haute idée qu'Hadrien se faisait de lui-même en raison de son origine phénicienne : « Il accéda à la chaire d'Athènes si plein d'assurance que l'exorde de son discours préliminaire adressé aux Athéniens ne porta pas sur leur savoir, mais sur le sien propre ; en effet, il débuta ainsi : "De nouveau, de Phénicie, voici les lettres". C'était vraiment l'exorde de quelqu'un qui se croit supérieur aux Athéniens et qui accorde une faveur plutôt qu'il ne la reçoit » (586-587).

L'examen du dossier consacré à Tyr ne serait pas complet si nous ne prenions pas en compte le fait que Flavius Philostrate lui-même a été qualifié de « Tyrien ». En effet, Photius (*codex* 44), pourtant lecteur attentif de la *Vie d'Apollonios*, où le narrateur-auteur se définit explicitement

25. Cf. E. L. BOWIE, « Apollonius of Tyana : Tradition and Reality », *ANRW* II. 16. 2, Berlin-New York 1978, p. 1652-1699, plus spécialement p. 1671-1680 sur Apollonios magicien, et D. H. RAYNOR, « Moeragenes and Philostratus. Two views of Apollonius of Tyana », *CQ* 34, 1984, p. 222-226.

26. Le narrateur rappelle, comme il l'a fait à propos de Dionysios de Milet (cf. 523) qu'un intellectuel ne s'adonne pas à la magie, mais il explique la réputation de magicien d'Hadrien par son intérêt pour les Mages.

27. Cf. M.-O. GOULET-CAZÉ, « Musonius... », p. 563, et B. PUECH, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions de l'époque impériale*, Paris 2002, p. 9.

28. J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 78, n. 21, distingue Musonius de Tyr du « célèbre philosophe stoïcien Caius Musonius Rufus ». Cf. aussi G. ANDERSON, « The *Pepaideumenos* in Action : Sophists and their Outlook in the Early Empire », *ANRW* II. 33. 1, Berlin-New York 1989, p. 79-208, p. 164 : « Euphrates' connexion with Musonius may have originated in their common connexion with Tyre », et p. 187, n. 739 : « Musonius appears as Τύριος at VS 556, but Τυρρηνός in VA 7.16. The possibility of confusion is always there, but no-well motivated falsehood attaches to the connexion with Tyre. Philostratus himself had a connexion with the city, and would have had an opportunity to draw on local tradition in the matter ».

29. Cf. D. CAMPANILE, « Vivere e morire da sofista : Adriano di Tiro », *Studi Ellenistici* 15, 2003, p. 245-273, et B. PUECH, *op. cit.*, p. 284-288, qui rappelle, p. 287, à la suite de C.P. JONES, « Two Enemies of Lucian », *GRBS* 13, 1972, p. 478-487, et *Id.*, *Culture and Society in Lucian*, Cambridge 1986, p. 108-116, que le *Pseudologiste* de Lucien vise très probablement Hadrien de Tyr (cf. § 18 ; 20-22 ; 27-28) ; sa patrie, désignée comme « la plus belle et la plus grande des villes de Phénicie » (19), serait Tyr.

comme originaire de Lemnos (VI, 27, 4), le nomme « Philostrate de Tyr », ainsi qu'une scholie à l'*Icaroménipe*³⁰. R. Henry tente de justifier cette assertion surprenante : « C'est sans doute à la suite de la confusion avec le lexicographe du même nom (voir « codex » 150) que Photius en fait un Tyrien »³¹. J. Aliquot prend le contre-pied de cette hypothèse, invoquant le témoignage de la scholie³². On ajoutera celui de J. Tzetzes, qui affirme : « Flavius Philostrate, rhéteur de Tyr, je crois », et le désigne comme auteur de la *Vie d'Apollonios*, le distinguant d'un autre Philostrate, qu'il qualifie d'« Athénien »³³.

On pourrait aussi penser, bien que son origine tyrienne ne soit pas mentionnée, à une confusion avec un Philostrate, cité par Flavius Josèphe, et auteur d'une *Histoire de Phénicie*³⁴. Mais cela supposerait une grave erreur, qui paraît improbable, sur la chronologie. Le plus raisonnable est donc de prendre au sérieux l'information et d'essayer de comprendre pourquoi Flavius Philostrate est dit « Tyrien ».

Ne serait-ce pas, tout simplement, parce qu'il a manifesté dans ses *Vies* une attention certaine pour l'origine tyrienne, ou du moins prétendue telle, de personnages éminents incarnant le dynamisme intellectuel de la cité aux II^e et III^e siècles, Maxime de Tyr et Porphyre de Tyr fixant en quelque sorte les bornes de cette période glorieuse³⁵ ? Dans ce cas, l'adjectif « tyrien » serait un surnom que lui aurait valu son engagement. Faut-il imaginer, au contraire, que l'épithète soit la trace d'un séjour du sophiste à Tyr, où il aurait reçu la citoyenneté³⁶ ? Rien ne permet de valider cette hypothèse, mais il est évidemment tentant d'inférer, à partir de la valorisation dont Tyr bénéficie dans les *Vies*, que Flavius Philostrate avait un lien particulier avec cette cité. Quel type de lien ? Nous l'ignorons. Peut-être y a-t-il enseigné à une date comprise entre la *Vie d'Apollonios* et les *Vies*, séduit par l'activité rhétorique qui s'y exerçait³⁷.

30. H. RABE, *Scholia in Lucianum*, Leipzig 1906 (repr. Stuttgart 1971), 24 section *ante* 1.9- 10 : Φιλοστράτω τῷ Τύριω τὸν Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως ἀναγράφοντι βίον.

31. R. HENRY, *Photius, Bibliothèque*, t. I, Paris 1959, p. 28. Cette hypothèse est acceptée par L. DE LANNOY, « Le problème des Philostrate (état de la question) », *ANRW* II, 34, Berlin-New York 1997, p. 2362-2449, p. 2389, n. 183.

32. J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 79, n. 27.

33. J. TZETZES, *Chiliades*, 45 : Φιλόστρατος ὁ Φλαύτιος, Τύριος οἶμαι ῥήτωρ, -ἄλλος δ'ἔστιν ὁ Ἀττικὸς- ὁ Τύριος οὖν οὗτος [...].

34. Cf. *C. Ap.* 144 ; *A. J. X.*, 228.

35. Cf. M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C. -III^e siècle ap. J.-C.*, Paris 2001, p. 867-876, et J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 74-79.

36. C'est l'hypothèse de J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 78-79, de G. ANDERSON, *art. cit.*, p. 187, n. 739, et de S. FOLLET, « Philostratus's *Heroikos* and the Regions of the Northern Aegean » dans E. BRADSHAW AITKEN, J. K. BERENSON MACLEAN, *Philostratus's Heroikos. Religion and Cultural Identity in the third Century C. E.*, Atlanta 2004, p. 221-235, p. 224. L. DE LANNOY, *art. cit.*, p. 2389, n. 183, ne l'accepte pas.

37. Une nouvelle inscription de Tyr, non datée, évoque un ῥήτορα, cf. P.-L. GATIER, « Bulletin épigraphique 2015 », *REG* 128, 2015, n° 703, p. 623.

TYR ET LA PHÉNICIE DANS LE *CORPUS* PHILOSTRATÉEN

Une chose est sûre, par rapport à la *Vie d'Apollonios*, les *Vies* promeuvent Tyr, ignorée dans la première œuvre, où Sidon est la seule cité phénicienne mentionnée, comme patrie du médecin Stratoclès (VIII, 7, 42)³⁸. Le narrateur ne se donne même pas la peine de préciser de quelle cité était originaire Euthydème de Phénicie, « bon rhéteur » et maître d'Apollonios (I, 7, 1). Un séjour d'Apollonios en Phénicie est signalé sans autre précision (VI, 35, 1).

Certes, les *Vies* recourent, elles aussi, aux termes génériques « Phénicie » ou « Phénicien ». Ainsi, Apsinès, le dernier cité dans la liste des sophistes recensés, est appelé « Apsinès de Phénicie » (628), Philostrate taisant la patrie d'Apsinès, Gadara, qui n'était peut-être pas sentie comme phénicienne³⁹. Il est dit que Scopélien a des disciples phéniciens (518). De même, dans *Sur la Gymnastique* 46, l'athlète Hélix de Phénicie est nommé sans mention de sa cité, alors que chaque athlète représentait sa cité.

Du reste, les clichés sur le monde phénicien ne manquent pas : une Phénicienne luxurieuse s'attaque à un disciple d'Apollonios (IV, 25, 2)⁴⁰ ; Apollonios, dans une vie antérieure, aurait été en contact avec des pirates phéniciens (III, 24, 1)⁴¹. Ailleurs, il est question de bateaux qui se dirigent vers la Phénicie, manière de rappeler l'importance commerciale de cette région (VII, 12, 5), et, de façon mystérieuse pour nous, des « biens des Phéniciens » (τὰς Φοινίκων οὐσίας) à Antioche (VI, 39, 2).

Un autre cliché attendu apparaît, celui de la pourpre, « cette pourpre tyrienne, chère aux Phéniciens, qui est bien la plus belle des pourpres »⁴².

Cependant, Tyr est implicitement signifiée dans un passage de la *Vie d'Apollonios* (V, 5, 1), où il est question de Pygmalion, dans le rapport qu'Apollonios et Damis font de leur voyage à Gadès : « Dans le sanctuaire, disent-ils, sont honorés les deux Héraclès ; ils n'ont pas de statues, mais l'Égyptien a deux autels en bronze uni, le Thébain un [...] en pierre. L'olivier d'or de Pygmalion aussi est consacré dans l'Héracléion, et il mérite, disent-ils, l'admiration pour le rendu de ses branches, et plus encore pour ses fruits, car elles sont couvertes d'émeraudes »⁴³.

38. Sidon est encore mentionnée dans la *Lettre* 47 de Flavius Philostrate (les femmes y sont réfractaires à l'amour).

39. B. PUECH, *op. cit.*, p. 125, n. 1, note que « c'est peut-être à tort que la *Souda* distingue un Apsinès de Gadara (A 4735 Adler) et un Apsinès d'Athènes (A 4734 Adler) ». Effectivement, le sophiste doit avoir les deux citoyennetés.

40. Cf. F. BRIQUEL-CHATONNET, « L'image des Phéniciens dans les romans grecs » dans M.-F. BASLEZ, P. HOFFMANN, M. TRÉDÉ édts., *Le monde du roman grec*, Paris 1992, p. 189-197, p. 192.

41. Cf. F. BRIQUEL-CHATONNET, *op. cit.*, p. 191.

42. *Im.* I 28, 4. Cf. aussi *Ep.* 54, et F. BRIQUEL-CHATONNET, *op. cit.*, p. 191.

43. Hérodote II, 44 prétend avoir vu à Tyr, non pas un olivier couvert d'émeraudes, mais une stèle d'émeraude dédiée à Héraclès. Sur le sanctuaire tyrien de Melqart et l'olivier, cf. C. BONNET, *Melqart, Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, Louvain-Namur 1988, p. 99-104.

À quel Pygmalion est-il fait allusion, au sculpteur amoureux de sa statue, ou au frère de Didon ? Certains traducteurs pencheraient pour la première hypothèse⁴⁴. À tort. En effet, la localisation de l'épisode, à Gadès, colonie tyrienne, et la présence de l'olivier sacré et d'Héraclès, ou des Héraclès, évoquent immédiatement Tyr⁴⁵.

Des monnaies de Tyr du III^e siècle, notamment sous les Sévères, représentent Didon et l'olivier, tout en continuant à représenter le dieu poliade, Héraclès⁴⁶. Plus important pour notre démonstration, Pygmalion, dans une scène étrange, figure avec quatre cerfs sur une monnaie du troisième siècle avec l'inscription de son nom en phénicien⁴⁷.

Pygmalion tient très peu de place dans la littérature grecque, et il est rattaché à Tyr, dont il aurait été le roi⁴⁸. Cela vaut donc comme un indice pour le lecteur cultivé. Le mythe de Pygmalion et de sa sœur Didon se rattache logiquement à Carthage et aux colonies phéniciennes, dont Gadès, qui avaient Tyr comme métropole.

Pour terminer ce parcours du *corpus*, arrêtons-nous un moment sur l'*Héroïque*, 1, 1 : quand le Phénicien se présente, il choisit un espace concentrant l'identité phénicienne : « Phénicien [...] de la région de Sidon et de Tyr »⁴⁹. Il cite les deux cités emblématiques de la Phénicie, mais refuse d'être assigné à l'une d'elles ; il est d'abord, c'est son premier mot, un « Phénicien ».

44. Cf. A. CHASSANG, *Apollonius*, p. 189, n. 1, et D. DEL CORNO, *Filostrato, Vita di Apollonio di Tiana*, Milan 1978, p. 419, n. 7.

45. Cf. Hérodote II, 43-44, sur l'Héraclès égyptien honoré à Tyr. Sur l'olivier, cf. Achille Tatius II, 14, 5 ; Nonnos, XL, 470-475 ; sur Héraclès comme divinité poliade de Tyr, cf. C. BONNET, *Melqart...*, p. 27-113, et p. 203-297 sur Gadès, colonie de Tyr.

46. A. HIRT, « Beyond Greece and Rome : Foundation Myths on Tyrian Coinage in the Third Century AD » dans N. MAC SWEENEY éd., *Foundation Myths in Ancient Societies, Dialogues and Discourses*, Philadelphie 2015, p. 190-226, signale, p. 193, une monnaie émise sous Élagabal avec l'inscription en grec « Didon », p. 194 des monnaies avec l'olivier, sous les règnes de Trebonius Gallus et Valérien, et p. 197 une monnaie, émise sous Julia Maesa, représentant Didon.

47. Cf. H. GITLER, G. BLOVSKY, « The Coins of Pygmalion from Tyre. A Chronological Sequence from Elagabal to Gallienus », *Quaderni Ticinesi di Numismatica e antichità classica* 31, 2002, p. 317-326. Voir aussi A. HIRT, *op. cit.*, p. 203 et p. 215, n. 69 : « The scene cannot be linked to the known myths on Pygmalion ». C. HOWGEGO, « Coinage and Identity in the Roman Provinces » dans C. HOWGEGO, V. HEUCHERT, A. BURNETT éd., *Coinage and Identity in the Roman Provinces*, Oxford 2007, p. 1-17, affirme, p. 14, qu'il s'agirait d'un « young hero hunter ». F. MILLAR, *The Greek World...*, p. 44, à propos des inscriptions monétaires en phénicien, note : « The fact that they were at least reflects a consciousness of continuity with a city's Phoenician past », avant de souligner, p. 46-49, la conscience de l'identité phénicienne.

48. Cf. Timée, *FGrH* III B, 566F, fgt 82 ; App., *Lib.*, 1, 1 ; Jos., *C. Ap.* 125. Pour d'autres références, voir W. H. ROSCHER, *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig 1902-1909 (reprod. Hildesheim-Zurich-New York 1993), t. III, 2, s.v. 1, « Pygmalion », col. 3317 et E. WÜST, *RE* XXIII, 2 (1959), s.v. 1, « Pygmalion », col. 2075. Le *LMC* n'a pas d'entrée « Pygmalion », ce qui indiquerait le peu de diffusion iconographique du mythe.

49. P. GROSSARDT, *op. cit.*, p. 347, citant Dion XXXI, 116, où apparaît le mépris pour les Phéniciens de l'intérieur, souligne que le Phénicien vient de la partie riche de la province.

TYR DANS L'IMAGINAIRE GREC DE L'ÉPOQUE IMPÉRIALE

Au premier siècle de notre ère, Quinte-Curce, IV 4, 21, écrit à propos de Tyr : « Ayant eu une nouvelle naissance après sa destruction, maintenant enfin, grâce à une longue paix, sous la protection bienveillante de Rome, elle connaît le repos ».

On assiste effectivement, à l'époque impériale, à une renaissance de Tyr dans le domaine littéraire, qui se manifeste par la mise en scène de la découverte, ou plutôt de la mise au jour d'œuvres qui sont littéralement exhumées, comme c'est le cas dans le roman grec intitulé *Merveilles d'au-delà de Thulé* d'Antonius Diogène et avec l'*Éphéméride de la guerre de Troie* de Dictys de Crète, conservée en latin, mais traduite d'un original grec⁵⁰. Si, comme on a pu le supposer, l'*Éphéméride* a été traduite à la cour des Sévères, elle révélerait l'importance prise par la phénicité en lien avec la dynastie⁵¹.

La *Lettre* introduisant l'*Éphéméride* affirme d'emblée : « Son *Éphéméride de la guerre de Troie*, Dictys de Crète, qui participa à la campagne aux côtés d'Idoménée, l'a écrite, c'est un premier fait, en caractères puniques (*litteris Punicis*), conformément à l'usage que Cadmos et Agénor avaient alors répandu en Grèce ». Les « caractères puniques » désignent les caractères phéniciens. Après la découverte de l'*Éphéméride* enfermée dans un coffret placé dans une tombe, ils sont translittérés en « caractères attiques (*litteris Atticis*) ». Le *Prologue* témoigne du prestige du phénicien : « Dictys, crétois d'origine, citoyen de Cnossos et contemporain des Atrides, savait parler et écrire le phénicien (*peritus vocis ac litterarum Phoenicum*) que Cadmos avait introduit en Achaïe [...] Recourant à l'écriture phénicienne, il mit ainsi sur neuf rouleaux en fibre de tilleul une histoire complète de cette guerre ». Que les événements aient été effectivement relatés en phénicien, la fin du *Prologue* l'affirme encore : Néron « ordonna que fût mis en grec (*in sermonem Graecum*) ce récit qui à tous offrait de la guerre de Troie un texte plus conforme à la vérité » ; l'ouvrage traduit est alors rangé dans sa « bibliothèque grecque ».

En clair, la prétendue découverte de l'*Éphéméride* permet de concurrencer l'œuvre homérique, donnée comme postérieure, et donc moins exacte que le récit de Dictys, contemporain des événements auxquels il a participé ; elle place donc l'écriture, et la langue phénicienne, à

50. Le roman de Diogène est connu par le résumé de Photius (*cod.* 166) ; la découverte du roman est relatée en 111b. On trouvera dans R. GOULET, « Diogène (Antonius) », *DPhA* II, Paris 1994, p. 797-800, une analyse de l'œuvre et une mise en perspective des récits enchâssés de l'intrigue. Pour Dictys de Crète, l'édition de référence est celle de W. EISENHUT, *Dictys Cretensis, Ephemeridos Belli Troiani libri a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati. Accedunt papyri Dictys Graeci in Aegypto inventae*, Leipzig 1973. D'après G. Fry, *Récits inédits sur la Guerre de Troie : Iliade latine, Éphéméride de la guerre de Troie, Histoire de la destruction de Troie*, traduits et commentés par G. FRY, Paris 1998, p. 71-72, l'original grec doit être daté entre 65/66, d'après la *Lettre* et le *Prologue*, et 206, date d'un papyrus qui a conservé un fragment en grec ; « le Prologue grec a dû voir le jour en même temps que le corps du texte ». Nous utilisons la traduction de G. Fry.

51. Cf. I. ROMEO, « Europa's sons : Roman perceptions of Cretan identity » dans T. WHITMARSH, *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, Cambridge 2010, p. 69-85, p. 82-84 : derrière le traducteur Septimius se cacherait l'auteur sévérien Serenus Sammonicus, et le nom du dédicataire, Aradius, référerait à la cité phénicienne d'Arados.

l'origine de la littérature. Elle met aussi en lumière le rôle ambivalent de la traduction en grec : indispensable pour une meilleure diffusion, la traduction acte la disparition en tant que telle de la littérature en phénicien, au moment où règne Néron, empereur philhellène⁵².

Au contraire, le texte des *Merveilles d'au-delà de Thulé*, apparemment rédigé originellement en grec, est censé avoir été exhumé et offert à Alexandre lors de la prise de Tyr, c'est-à-dire de l'asservissement de Tyr et de son entrée forcée dans une structure politique grecque⁵³. Métaphoriquement, c'est peut-être le signe fort d'une renaissance phénicienne, non seulement au temps de la fiction de la découverte du roman, c'est-à-dire en 322 avant notre ère, mais surtout à celui de sa rédaction, vraisemblablement le II^e siècle de notre ère.

Car cette présence de Tyr est également très forte dans le roman *Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius, qui date probablement, lui aussi, du II^e siècle de notre ère. Si le premier mot du texte est « Sidon », définie comme « métropole de la Phénicie ; son peuple est le père de celui de Thèbes », le début et la fin de l'action ont lieu à Tyr (cf. I, 3, 1 ; VIII, 5, 1 ; VIII 18, 1-5 ; VIII, 19, 3). Le héros éponyme est tyrien : « Je suis Phénicien, Tyr est ma patrie » (I, 3, 1), et il rappelle volontiers qu'il fait partie de l'élite de la cité (cf. VI, 9, 2 ; VI, 16, 5).

Le récit situe à Tyr deux inventions, celle de la teinture de pourpre (cf. II, 11, 4-8) et la vinification sous la conduite de Dionysos en personne. Clitophon affirme, en se posant comme un observateur extérieur, que « les Tyriens croient Dionysos de chez eux, puisqu'ils chantent aussi la légende de Cadmos » (II, 2, 3). Il poursuit en affirmant que « le vin n'existait pas encore chez les hommes, nulle part avant d'exister chez eux », et que les crus grecs, « tous, sans exception, viennent (ἀποίκους) des Tyriens ; c'est d'abord chez eux qu'a poussé la mère (μητέρα) des vignes » (II, 2, 2).

Ce n'est pas forcer le texte que de voir exprimé ici, à nouveau métaphoriquement, le rôle civilisateur de Tyr, présentée comme la « mère », la métropole, des vignobles grecs, l'adjectif employé, ἄποικος, servant à désigner communément un « colon » ; la Grèce, par ses vignobles, accueille autant de colonies tyriennes. Et Tyr est vraiment, encore une fois, présentée comme la ville de l'origine et de la civilisation : « C'est donc ainsi que le vin parvint chez les hommes, au dire des Tyriens ». Ce que le discours fait surgir, c'est la parole de l'autre, du Tyrien. Le vin diffuse, d'ailleurs, la couleur de Tyr à travers le monde, car son premier bénéficiaire y reconnaît, précisément, la pourpre : « Où, étranger, as-tu pris cette eau de pourpre (πορφυροῦν) ? » (II, 2, 4).

52. Cf. K. NÍ-MHEALLAIGH, « Lost in translation : the Phoenician *Journal* of Dictys of Crete » dans T. WHITMARSH, S. THOMSON édts., *The Romance between Greece and the East*, Cambridge 2013, p. 196-210, spécialement p. 200.

53. T. WHITMARSH, *Narrative and Identity in the Ancient Greek Novel. Returning Romance*, Cambridge 2011, p. 87, n'exclut pas une traduction en phénicien, le verbe employé en 111b (μεταγραψάμενος) étant ambigu.

Le discours étiologique souligne le parallèle avec Athènes, qui revendiquait aussi l'invention du vin : « Il y avait là un pâtre fort accueillant, comme l'était Icaros, selon les Athéniens ; et à s'en tenir à cette partie de la fable, tout paraît être attique » (II, 2, 3). Il négocie avec le mythe grec, avec lequel il se reconnaît une parenté, avant de marquer sa différence, qui relève d'abord de l'ancienneté.

Des proclamations, parfois agressives, de certains groupes culturels affirment une supériorité, fondée sur l'ancienneté, par rapport aux Grecs. Ainsi des Judéens et des Phéniciens. Au II^e siècle de notre ère, par exemple, Pausanias (VII, 23, 7-8) rapporte la conversation qu'il aurait eue avec un Sidonien : en pleine Grèce, ce dernier affirme la supériorité des Phéniciens dans la connaissance des dieux.

Toute une littérature à caractère ethnographique et historique, se développe, réactivant parfois une littérature plus ancienne. En effet, la conquête de la Phénicie par Alexandre semble avoir incité un certain nombre d'auteurs à écrire des *Histoires de la Phénicie*, en insistant sur son antiquité qu'illustrent, entre autres, les rois de Tyr⁵⁴. Ce n'est pas le lieu d'examiner le *Contre Apion* ou les *Antiquités judaïques*, mais notons que Flavius Josèphe relève que les Grecs ont connu « tardivement et difficilement » l'écriture, qu'ils ont reçue des Phéniciens et de Cadmos (*C. Ap.* I, 10). Les prétentions phéniciennes s'affichent essentiellement dans trois domaines : l'écriture, la religion et l'histoire, qu'elles font commencer à une époque bien antérieure à la guerre de Troie, socle fondateur de l'histoire grecque, et à Homère.

Dans ses *Deipnosophistes* (III, 126), un contemporain de Philostrate, Athénée, mentionne, comme concitoyens du Tyrien Ulpien, Souniathon (sic) et Môchos, auteurs de *Phoinikika*. Le dernier nommé, donné ailleurs comme originaire de Sidon, aurait vécu, selon Posidonius rapporté par Strabon XVI, 2, 14, avant la guerre de Troie et serait effectivement l'auteur, selon Flavius Josèphe (cf. *A.J.* I, 107), de *Phoinikika*⁵⁵. Quant à Souniathon, il s'agit de Sanchuniathon de Tyr, que la Souda, s.v. Σαγχωνιάθων (= Σ 25, t. IV, p. 312 Adler) présente comme un « philosophe de Tyr », auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *Traditions de Tyr* (Πάτρια Τυρίων) et rédigé en phénicien⁵⁶. D'après Porphyre (*Sur l'Abstinence* II, 56, 1), il était l'auteur d'une *Histoire phénicienne* rédigée en phénicien et traduite en grec par Philon de Byblos. Celui-ci (ca 70-160 ?), qu'Eusèbe de Césarée (*P. E.* I, 9, 20) présente aussi comme le traducteur de l'œuvre de Sanchuniathon, a sans doute fait plus que traduire, tant les fragments conservés de l'*Histoire phénicienne* font apparaître des matériaux hétérogènes, dont certains remontent peut-être à l'époque où Sanchuniathon est censé avoir vécu, avant la guerre de

54. Cf. Jos., *A. J.* VIII, 144 ; *C. Ap.* I, 116. Les fragments des historiens sont rassemblés dans *FGrH* III, 783-793.

55. Selon Tatien, *Discours aux Grecs* 58, ces *Phoinikika* auraient été diffusés en Grèce par la traduction d'un certain Laitos, lui-même auteur de *Phoinikika* (Nous suivons l'édition de H. G. NESSELRATH éd., *Gegen falsche Götter und falsche Bildung : Tatian, Rede an die Griechen*, Tübingen 2016). Sur Môchos, cf. B. CENTURONE, C. MACRIS, « Môchos de Sidon », *DPhA* IV, Paris 2005, p. 543-544.

56. Porphyre, rapporté par Eusèbe, le donne comme originaire de Béryte (*P. E.* I, 9,21). Sur Sanchuniathon, on lira P. P. FUENTES GONZÁLEZ, « Sanchuniathon de Tyr », *DPhA* VI, Paris 2016, p. 100-120.

Troie, mais dont d'autres ont été introduits à une époque beaucoup plus récente⁵⁷. Quoi qu'il en soit, Sanchuniathon passait pour un « homme très ancien et antérieur, dit-on, à l'époque de Troie », reconnu pour la « précision et la véracité de son *Histoire phénicienne* » (803, 19-22). Il déclare les Phéniciens et les Égyptiens « les plus anciens des Barbares, auxquels le reste de l'humanité a emprunté » (805, 25-806, 1), après avoir souligné que l'écriture a d'abord été inventée par Taaut (Τάαυτος), que les Égyptiens appellent Thot, et les Grecs Hermès ; il prétend avoir appris l'origine des choses des écrits de Taaut (804, 24-805,1). Une autre partie de la science de Sanchuniathon provient de la consultation de diverses sources écrites très anciennes, remontant avant la guerre de Troie, et lui-même aurait été contemporain de la reine assyrienne Sémiramis (803, 26-804, 12). En résumé, Philon aurait écrit son œuvre pour exprimer « his intense Phoenician nationalism and anti-Greek bias »⁵⁸.

Dans la même veine, dans son *Discours aux Grecs*, Tatien, qui a vécu au II^e siècle de notre ère et qui était probablement originaire de Syrie, prend immédiatement parti pour les sagesse et les sciences barbares, antérieures à celles des Grecs, soulignant que ceux-ci sont tributaires, notamment dans le développement des connaissances. Il mentionne « l'éducation grâce à l'écriture des Phéniciens » et dénonce l'imposture des Grecs qui se prétendent premiers, quand ils ne sont que seconds : « Arrêtez de faire passer vos imitations pour des inventions ! » (1, 1-2). Les Phéniciens sont donc antérieurs à Homère, et donc à l'apparition de l'écriture en Grèce (cf. 36,1-37,2)⁵⁹. Tatien se revendique comme « philosophe à la manière des barbares », en l'occurrence des chrétiens, et « originaire d'Assyrie », avant de renier la culture grecque dans laquelle il s'est d'abord formé (42, 2). La révélation, à la toute fin de son discours, de son origine barbare, lui permet à la fois de prouver qu'il a parfaitement intégré la culture grecque, au point que ses destinataires ne l'auraient pas perçu comme Assyrien, et qu'il opère une sortie de cette culture pour faire retour à Moïse, antérieur à la guerre de Troie (cf. 1, 5 ; 36,1)⁶⁰.

Ce détour est susceptible d'offrir un éclairage sur la représentation des rapports entre Tyriens et Grecs chez Philostrate, en ce sens qu'il a montré qu'il y a une quête de reconnaissance, fondée sur l'ancienneté de la Phénicie par rapport à la Grèce, et que cette quête révèle une affirmation de soi, voire une résistance – C. Bonnet affirme que « la construction d'un prestige culturel est, en soi, une forme de résistance »⁶¹ – qui peut entrer en conflit avec le nationalisme de Philostrate, engagé dans la défense et l'illustration de la Grèce et d'Athènes. À un moment où les Sévères semblent avoir mené une politique en faveur de la Phénicie, et de Tyr en particulier,

57. Sur Philon de Byblos, voir P. P. FUENTES GONZÁLEZ, « Philon de Byblos », *DPhA* Va, Paris 2012, p. 392-399. Nous citons l'*Histoire phénicienne* d'après A. I. BAUMGARTEN, *The Phoenician History of Philo of Byblos. A Commentary*, Leyde 1981.

58. A. BAUMGARTEN, *op. cit.*, p. 267.

59. Tatien, *Discours* 37, 1, cite trois auteurs d'*Histoires phéniciennes*, dont Môchos.

60. Sur les rapports entre Grécité et (As)syrianité qui traversent Tatien, on lira N. J. ANDRADE, « Assyrians, Syrians and the Greek Language in the late Hellenistic and Roman Imperial Periods », *JNES* 73, 2014, p. 299-317, p. 311-315.

61. C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 54.

à cause de liens familiaux et culturels, l'œuvre de Philostrate porte-t-elle en creux la trace de tensions, ou laisse-t-elle apparaître, au contraire, un souci de transaction ? Dessine-t-elle un nouveau type de relations entre les pôles phénicien et grec ?

TYR ET ATHÈNES SOUS LE REGARD DE PHILOSTRATE

Un fait est établi, l'élite intellectuelle tyrienne a rayonné sans solution de continuité entre les époques hellénistique et romaine à l'échelle du bassin méditerranéen, et la cité est fréquemment caractérisée par les auteurs d'époque impériale comme une métropole active qui a essaimé jusqu'aux limites du monde ; ses commerçants ont laissé des traces épigraphiques⁶². Dans la littérature de fiction sont présentés des marchands tyriens qui manifestent une maîtrise certaine des valeurs culturelles grecques, au sens de la « Greek culture » telle que l'entend N. J. Andrade, c'est-à-dire la culture authentifiée comme celle de la Grèce classique, par opposition à la « Greekness », remodelée et enrichie par des valeurs culturelles extérieures⁶³. Ainsi le marchand phénicien de l'*Héroïque*, qui navigue entre la Phénicie et l'Égypte (6, 3) connaît parfaitement Homère, et dans les *Éthiopiennes* d'Héliodore (III^e ou IV^e siècle), qui se qualifie de « Phénicien d'Émèse » (X, 41, 4), un marchand tyrien se rendant à Carthage fait un détour vers Delphes et triomphe aux concours pythiques (IV, 16).

Tyr se prolonge par ses colonies. Parmi celles-ci, Leptis Magna mérite une attention spéciale puisqu'elle est la patrie de Septime Sévère. Des inscriptions attestent le lien entre la colonie et sa métropole⁶⁴. Le culte d'Héraclès-Melqart, vivant dans la métropole comme dans ses colonies de Gadès et de Leptis Magna, en est le symbole ; Héraclès deviendra d'ailleurs le dieu tutélaire de la dynastie sévérienne⁶⁵.

Tyr acquiert grâce à Septime Sévère un statut exceptionnel dans la mesure où elle devient capitale de la nouvelle province de Syrie Phénicie qui s'étend profondément vers l'intérieur, englobant Émèse, cité d'origine de Julia Domna⁶⁶. Promue entre 198 et 200, dotée

62. Sur la présence des Tyriens hors de Phénicie, cf. J.-B. YON, « Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique » dans *Sources de l'histoire de Tyr...*, p. 33-61, et J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 73-115. Sur le monde colonial tyrien, cf. Strabon XVI, 2, 22, Pline V, 12, 76, qui cite Gadès et Leptis Magna, Quinte-Curce IV, 2, 2 ; IV, 4, 19.

63. N. J. ANDRADE, *Syrian Identity...*, p. 4.

64. Cf. J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 103. Sur Tyr métropole de Leptis Magna, cf. F. MILLAR, *Rome and the East, 31 BC-AD 337*, Cambridge (MA)-Londres, p. 118-119 ; H. BRU, *Le Pouvoir impérial dans les provinces syriennes. Représentation et célébrations d'Auguste à Constantin (31 av. J.-C. 337 ap. J.-C.)*, Leyde-Boston 2011, p. 156, n. 112 ; 215, n. 100 ; 229-235 ; A. HIRT, *op. cit.*, p. 198.

65. Cf. H. BRU, *op. cit.*, p. 215 ; 232.

66. Cf. F. MILLAR, *Rome...*, p. 122. Il y a une montée en puissance de Tyr au cours des deux premiers siècles de notre ère, Tyr s'imposant comme métropole de l'éparchie de Phénicie (cf. M. SARTRE, *L'Historien...*, p. 338-340 = « Les manifestations du culte impérial dans les provinces syriennes et en Arabie » dans C. EVERS, A. TSINGARIDA éd., *Rome et ses provinces. Diffusion d'une image du pouvoir. Hommages à Jean-Charles Balty*, Bruxelles 2001, p. 167-186).

du *jus Italicum*, elle est l'objet de l'attention impériale⁶⁷. Cette distinction augmente le prestige d'une cité qui avait toujours affirmé, notamment à travers ses légendes monétaires ou les inscriptions honorifiques, son autonomie politique, acquise sous les Séleucides, et qui se proclamait dans une inscription de Didymes (*I. Didyma*, 151) « métropole sainte, inviolable et autonome »⁶⁸. Nul doute, comme l'affirme F. Millar, que l'idéologie impériale joue des mythes et du passé pour asseoir son autorité et se légitimer : « When the Roman Emperor was a man from Leptis, married to a lady from Emesa, which contemporaries also thought of as a Phoenician city, these traditions would contribute to a profound change in the map of the Roman Near East. For it was he who made 'Phoenice' the name of a Roman province »⁶⁹.

Tyr accueille aussi le *koinon*, et organise les *Actia*, concours honorant à la fois Héraclès-Melqart, la divinité poliade, et Dionysos, qui sont également les divinités tutélaires des Sévères, et, dans une perspective grecque, tous deux descendants de Cadmos⁷⁰. Tyr a pu souffrir d'être reléguée au profit de Sidon sous Élagabal, ce qui expliquerait qu'après le règne de celui-ci elle se soit lancée, en usant de la diffusion monétaire, dans une politique de rattrapage vis-à-vis de sa rivale, proclamant son titre de métropole et son ancienneté, illustrée par les épisodes mythiques de sa fondation⁷¹.

Que disent donc les passages de Philostrate en rapport avec Tyr ? Que Tyr, à travers le discours d'Hadrien et la figure de Cadmos, se revendique comme origine, et en même temps comme partie prenante de l'hellénisme, qu'elle intègre par choix⁷². Le cas du sophiste est exemplaire puisqu'il s'inscrit dans les enjeux de l'écriture et de la généalogie qui unit de façon complexe et indissoluble Grecs et Phéniciens.

La notice qui lui est consacrée met effectivement en relief deux pôles, Athènes et la Phénicie : Athènes où, à dix-huit ans, le Tyrien est admis dans le « Clepsydrion », le cénacle d'Hérode Atticus (585), Hérode dont il fera plus tard l'éloge funèbre ; Athènes où il obtient la chaire de rhétorique et est comblé de bienfaits par Marc Aurèle ; Athènes dont il devient citoyen (588).

Mais, en invoquant l'origine phénicienne des lettres, à entendre comme signes de l'alphabet et littérature, Hadrien rappelle avec force, au cœur de l'hellénisme, à Athènes, au moment même où il prend possession de la prestigieuse chaire de rhétorique, un apport étranger déterminant pour la culture grecque, réactivant le mythe qui faisait de Cadmos l'introducteur

67. Cf. H. BRU, *op. cit.*, p. 215 ; sur la chronologie des faveurs accordées par Septime, cf. M. CHRISTOL, *op. cit.*, p. 182-184, et F. MILLAR, *The Greek World...*, p. 195, datant de 198 l'élévation de Tyr au rang de colonie.

68. Cf. F. MILLAR, *Rome...*, p. 287-290. Notons aussi que Chariton, antérieur à Philostrate, mais que celui-ci connaissait peut-être (cf. *Ep.* 66, dont le destinataire est un certain Chariton), évoque longuement la résistance de Tyr lors du siège mené par son héros.

69. F. MILLAR, *Rome...*, p. 266.

70. Cf. P. CHUVIN, *Mythologie et géographie dionysiaques. Recherches sur l'œuvre de Nonnos de Panopolis*, Clermont-Ferrand 1991, p. 225-243, et C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 347.

71. Cf. A. HIRT, *op. cit.*, p. 193-194 ; 210. L'hypothèse est contestée par F. MILLAR, *The Greek World...*, p. 195-196.

72. Sur l'exploitation du mythe de Cadmos, cf. C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 332-349.

en Grèce des « caractères phéniciens », pour reprendre la formule d'Hérodote (V, 58) : « De nouveau (πάλιν), de Phénicie, voici les lettres »⁷³. Nouveau Cadmos, il se pose comme héros fondateur ; l'adverbe qui ouvre sa déclaration le souligne. C'est une renaissance grecque par l'autre, en l'occurrence un Tyrien qui, en évoquant la « Phénicie », ne s'engage pas dans la rivalité entre Tyr et Sidon qui se disputaient le titre de patrie d'Agénor, père de Cadmos⁷⁴. Les lettres sont explicitement présentées, dans la bouche d'un descendant auto-proclamé de leurs inventeurs, comme un moyen, pour la culture grecque, de s'exprimer, et sont la marque de la supériorité, par l'antériorité qui la fonde, de la civilisation phénicienne⁷⁵. Comme le souligne le narrateur, plus admiratif que critique, « c'était vraiment l'exorde de quelqu'un qui se croit supérieur aux Athéniens et qui accorde une faveur plutôt qu'il ne la reçoit » (587).

Autrement dit, le retour des lettres phéniciennes révèle une dissymétrie flagrante en faveur de Tyr, proclamée par un Tyrien, et restituée dans la force du discours direct : Hadrien se fait fort de revigorer la Grèce. Il se distinguera, en effet, par ses capacités à imiter les meilleurs des sophistes hellénophones et il deviendra l'idole des Grecs, à l'instar d'un hiérophante d'Éleusis ; il sera également la figure du « père », de l'évergète, et de celui qui « aide les Grecs dans les sauts (σκιρτήμα) de la danse grecque » (587)⁷⁶. Manière de rappeler, métaphoriquement, qu'Hadrien est devenu un transmetteur. Cependant, il reste marqué comme Tyrien par le luxe de ses vêtements, sur lequel le narrateur insiste (587). Nous avons noté plus haut, à propos d'Euphratès et du Phénicien de l'*Héroïque*, que le luxe vestimentaire, que le regard grec juge ostentatoire, est un marqueur important de l'altérité, qu'elle soit phénicienne ou syrienne.

Une monnaie de Tyr datant de Gallien fait écho au propos d'Hadrien. On y voit Cadmos, identifié par l'inscription en grec, et des personnages, identifiés eux aussi comme « Grecs »⁷⁷. Cadmos, détail remarquable, tient un rouleau de papyrus, à propos duquel A. Hirt suggère une allusion aux lettres phéniciennes⁷⁸. Par Cadmos, il semble bien que Tyr veuille affirmer sa prééminence, et l'usage conjoint du grec et du phénicien dans les légendes monétaires, tout comme le choix de représenter sur ses monnaies Héraclès-Melqart, Carthage, Didon, Pygmalion, Cadmos, symbolise le souci de manifester sa dualité culturelle. Il faut donc nuancer le propos d'A. Hirt, « through these reverse types, Tyre may have stated that it was not

73. L'Ep. 8 de Philostrate affirme encore que « les lettres aussi sont étrangères, puisqu'elles sont venues de Phénicie ».

74. Cf. A. HIRT, *op. cit.*, p. 196-200, et J. ALIQUOT, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, Beyrouth 2012, p. 168-171, avec étude des frappes monétaires concurrentes.

75. Cette parole évoque les vers transmis par Diogène Laërce VII, 30 (= *Anth. Pal.* VII, 117) de l'épigramme de Zénodote en l'honneur de Zénon de Kition, Kition étant une colonie phénicienne de Chypre : « Si la Phénicie est ta patrie, qui t'en voudra ? N'était-elle pas aussi celle de ce Cadmos, à qui la Grèce doit la page écrite ? ».

76. Héliodore IV, 17, 1, mentionne des Tyriens exécutant une danse faite de sauts (έσκιρτών). Le « saut » serait-il un élément commun aux Grecs et aux Tyriens ?

77. B. SERVAIS-SOYEZ, « Les monnaies impériales de Tyr » dans E. GUBEL, E. LIPÍŃSKI, B. SERVAIS-SOYEZ édés., *Redt Tyr /Sauvons Tyr*, Studia Phoenicia I-II, Louvain 1983, p. 97-112, souligne, p. 103, que Cadmos est le sujet majeur des monnaies tyriennes.

78. A. HIRT, *op. cit.*, p. 194, évoque Cadmos « handing a papyrus roll (the *phoinikeia grammata* ?) to the Hellenes. The figures are identified by the sobriquets KAAMOC and EAAHNEC ». Cf. aussi F. MILLAR, *Rome...*, p. 292.

Greek and highlighted its "Phoenicity" »⁷⁹, puisque cette revendication de la phénicité n'est pas exclusive : par Cadmos, Tyr s'insère dans les généalogies et le réseau de villes grecques constitués par les Agénorides.

Le Phénicien de l'*Héroïque* intègre aussi la sphère du monde grec par le partage d'un fond commun de connaissances, celui des poèmes homériques, et surtout de celui qui est inaugural, *L'Illiade*, et d'une langue, le grec, sans soumission à une culture qui serait dominante. Et Gadès, qui juxtapose monuments tyriens et grecs dans un espace clos, insulaire, est le lieu exemplaire d'une coexistence problématique entre Tyriens et Athéniens.

Car, dans l'épisode de Gadès, s'affirment à la fois une spécificité tyrienne et un tropisme athénien. Notons que, d'après le narrateur (IV, 47), Apollonios est attiré dans cette région des extrémités du monde, homologue de l'Inde et de l'Éthiopie, autres régions de haute sagesse, par la réputation des habitants, dont l'origine ethnique est signalée par des indices qu'un lecteur averti décryptera plus loin sans difficulté : « Il avait [...] entendu parler de la philosophie pratiquée par les habitants de ce pays et de la façon dont ils s'étaient distingués dans la connaissance des choses divines »⁸⁰. La religion est effectivement mise en valeur comme caractéristique essentielle : « La région de Gadès est située à l'extrémité de l'Europe et les gens sont très religieux » (V, 4). On retrouve là les affirmations de Philon de Byblos et de l'interlocuteur de Pausanias : les Phéniciens sont supérieurs aux Grecs dans la connaissance des dieux.

Gadès est le miroir de Tyr, avec son sanctuaire d'Héraclès situé sur une île (cf. V, 5, 1), mais ce sanctuaire n'est pas exclusivement phénicien.

En effet, il est donné immédiatement comme un lieu de confrontation des cultures. Les « deux Héraclès » honorés, l'Égyptien/Tyrien et le Thébain, signalent cette situation complexe : sur le plan grammatical, c'est un duel qui les associe étroitement (cf. V, 5, 1 ἄμφω τὸ Ἡρακλέε), et leur temple est désigné comme l'Héracléion (τὸ Ἡράκλειον), un bâtiment partagé (cf. V, 5, 1 ; 7, 1). Ce sont tous deux des héros civilisateurs. Le premier cité, qui est aussi le premier dans le temps, épris de science, mesure la terre, le second extermine le monstre Géryon⁸¹.

L'épisode gaditain affirme continûment la précellence de Tyr par la précellence de l'Héraclès égyptien/tyrien, et disqualifie Thèbes en reléguant au second plan l'Héraclès thébain⁸². Cette dissymétrie dans les rapports entre Gadès et la Grèce est rendue visible par les monuments que sont les autels consacrés aux Héraclès : dieu, l'Héraclès tyrien a deux autels,

79. Cf. A. HIRT, *op. cit.*, p. 204, et B. SERVAIS-SOYEZ, « Les monnaies... », p. 97 : « Les monnaies impériales reflètent les fières revendications d'une cité primordiale ».

80. Cela dit, le philosophe pythagoricien contemporain d'Apollonios, Modératus, était né à Gadès (cf. B. CENTRONE, C. MACRIS, « Modératus de Gadès », *DPhA* IV, Paris 2005, p. 545-548), où le temple de Melqart attirait effectivement les foules (cf. C. BONNET, *Melqart...*, p. 209, n. 36, pour les références).

81. Cf. Hérodote II, 43-44.

82. Sur l'Héraclès égyptien et Gadès, cf. déjà II, 33, 2 où, sur un ton polémique, est évoqué le bouclier représentant l'Héraclès égyptien « fixant les limites de la terre à Gadès, transformant les montagnes en bornes et amenant l'Océan à l'intérieur, ce qui prouve que ce n'est pas l'Héraclès thébain mais l'Égyptien qui alla à Gadès et y fixa les limites de la terre ».

en bronze ; héros, l'Héraclès thébain en a un seul, en pierre. D'autre part, l'inscription qui figure sur les stèles, sans doute en alphabet phénicien, présentée comme « une inscription en caractères qui ne sont ni égyptiens ni indiens et que l'on ne peut pas comprendre », marque à la fois la spécificité phénicienne affichée, et, par l'incapacité des Grecs à la déchiffrer, une opacité qui signe une forme de résistance⁸³.

Cette résistance se manifeste peut-être aussi par le refus des prêtres de dévoiler certains secrets, ce qui conduit à une altercation avec Apollonios (cf. V, 5, 2). Cependant, il ne faut pas surinterpréter. En effet, Apollonios a fréquemment des altercations avec des prêtres, y compris dans le monde grec (cf. V. Ap. IV, 18, 1-2.). Cela dit, le fait qu'il sache ce que cachent ces signes mystérieux, qu'il les dévoile et les explicite, signifie aussi la mise à nu de la phénicité, devenue transparente au regard grec, et par le regard grec. Mais les choses ne sont pas aussi simples, et le mouvement dialectique ne s'arrête pas là.

En effet, les Gaditains sont qualifiés de « Grecs » (Ἑλληνικούς) et, d'après le narrateur, qui se reconnaît ainsi en eux, « leur éducation est semblable à la nôtre ; ils aiment particulièrement, parmi les Grecs, les Athéniens » (V. Ap. V, 4). Pour illustrer cette préférence, il indique qu'ils « sacrifient à Ménesthée l'Athénien » et qu'ils admirent Thémistocle, en l'honneur de qui ils ont érigé une statue⁸⁴.

En clair, sont distingués par les Tyriens de Gadès deux Athéniens qui ont lutté pour les Grecs contre leurs ennemis d'Asie, les Troyens et les Perses. Tout en affichant son identité tyrienne, Gadès élit des champions de l'hellénisme athéniens : Tyr et Athènes sont unies, à l'initiative de la première.

D'ailleurs, la description assez précise de l'olivier d'or de Pygmalion est peut-être une invitation à le rapprocher de l'olivier d'Athéna et à établir un lien supplémentaire entre Tyr et Athènes. Se fondant sur un passage d'Achille Tatius (II, 4, 5), P. Chuvin n'hésite pas à écrire que « les cultes de Tyr étaient clairement comparés à ceux d'Athènes ; à Tyr, "Héphaïstos (le feu) se réjouit de posséder Athéna (l'olivier)"⁸⁵.

Mais les Athéniens Ménesthée et Thémistocle sont aussi des figures de l'exil, donc à l'intersection de deux cultures. En effet, Ménesthée, petit-fils d'Érechtée, serait venu à Gadès, exilé par Thésée, et Thémistocle, le sauveur de la patrie, se réfugiera auprès du Grand Roi ; il se pliera aux coutumes perses et apprendra la langue du pays, acceptant donc de passer du côté des Barbares, et des ennemis par excellence d'Athènes⁸⁶.

83. Sur le caractère phénicien de cette écriture, cf. C. BONNET, *Melqart...*, p. 219.

84. Thémistocle médite sur un oracle. On lira C. BONNET, « Une statue de Thémistocle chez les Phéniciens de Gadès » dans T. HACKENS, B. SERVAIS-SOYEZ, J. SERVAIS éd., *Stemmata. Mélanges de philologie, d'histoire et d'archéologie offerts à J. Labarbe*, Bruxelles 1987, p. 259-266. D'autre part, Ménesthée, d'après Strabon III, 1, 9, avait un sanctuaire et un oracle à Gadès

85. P. CHUVIN, *op. cit.*, p. 243.

86. Cf. Thucydide I, 135-138 ; Plutarque, *Them.* 26-29.

Est signalée également la présence à Gadès de Teucer, lui aussi héros colonisateur, qui a des liens avec les Tyriens⁸⁷. Cependant, cette présence, de l'aveu même du narrateur, est inexpliquée, et il se contente de rapporter l'information (cf. V, 5, 2). Il faut voir là la signature du narrateur, enclin à forcer le rapprochement entre Tyriens et Grecs. Dans quelle intention ? Affirmer l'extension de la présence grecque en terre phénicienne⁸⁸ ? Associer les héros homériques et Tyr, sans querelle autour de l'antériorité ?

On lirait volontiers dans le fait que les stèles « sont faites d'or et d'argent fondus ensemble de façon à obtenir une seule couleur » la métaphore de la fusion de Tyr et d'Athènes. De même, pour l'interprétation que fait Apollonios, inspiré par l'Héraclès égyptien/tyrien, d'une inscription mystérieuse qu'elles portent à leur sommet : elles symbolisent l'union harmonieuse des éléments, la Terre et l'Océan⁸⁹. Mais leur existence même affirme l'inébranlable présence de Tyr et de Melqart, « le dieu des origines et de la diaspora »⁹⁰. Car ces « stèles » ne sont pas des colonnes, mais des répliques des pierres ambrosiennes du sanctuaire tyrien de Melqart⁹¹.

Les Gaditains, tyriens hellénophones, considérés comme Grecs, et leur connaissance des concours théâtraux et gymniques vaut certificat d'hellénité (cf. V, 8), oscillent donc, dans une tension subtile, entre hybridation, voire fusion des cultures athénienne et tyrienne, et attachement au temple d'Héraclès-Melqart, fondation et fondement de Tyr. Dans l'espace clos de Gadès, dans une capsule de temps condensant temps mythique et temps historique, se lit l'union fantasmée de Tyr et d'Athènes, loin de la compétition à l'ancienneté et au prestige. Tyr garde ses spécificités culturelles et cultuelles, elle est bien une cité première, mais elle regarde vers Athènes, qu'elle intègre par la statue de Thémistocle. « De nouveaux paysages se font jour » note C. Bonnet à propos de la Phénicie privée de son autonomie après la conquête d'Alexandre⁹² ; N. J. Andrade parlerait de « Greekness » pour caractériser cette nouvelle configuration⁹³.

87. Teucer aurait sollicité l'aide de Belos, père de Didon, et aurait fondé Salamine de Chypre (cf. Virgile, *En.* 619-622 ; Justin XLIV, 3, 3) ; il aurait aussi fondé la ville qui deviendra Carthagène (cf. Silius Italicus XV, 192-193). Dans l'île de Rhodes, la *Chronique de Lindos* associe Cadmos et Teucer (cf. C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 345-346).

88. Cf. C. BONNET, *Melqart...*, p. 212.

89. Les stèles rappellent évidemment le sanctuaire de Tyr (cf. C. BONNET, *Melqart...*, p. 235.)

90. C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 533.

91. « Hautes de plus d'une coudée et de forme carrée, comme des enclumes » (*V. Ap.* V, 5, 2), ces « stèles » ne sont pas des colonnes, à la différence des deux évoquées par Strabon III, 5, 5, qui mesurent huit coudées. Nous partageons le point de vue de C. BONNET, *Melqart...*, p. 219, qui y voit des « répliques des roches ambrosiennes que le monnayage de Tyr représente comme des ombilics de petite dimension ».

92. C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 33, recourant au concept de *middle ground* de R. White pour définir la nouvelle Phénicie, qui se construit par bricolage et recombinaison (cf. aussi p. 22 ; 29-34).

93. N. J. ANDRADE, *Syrian Identity...*, p. 52-53 utilise son concept de *Greekness* pour caractériser les monnaies phéniciennes avec des éléments grecs et phéniciens.

Maintenant, si l'on examine les trois œuvres de Philostrate les plus liées à la Phénicie et à Tyr, dans un ordre qui irait de la *Vie d'Apollonios* à l'*Héroïque* et aux *Vies*, on constate qu'il y a une présence phénicienne croissante. Discrète et multiforme dans la première, la Phénicie s'installe dans la deuxième avec le personnage du Phénicien, unique interlocuteur du Grec, et dans la troisième, c'est Tyr qui s'impose, en relation avec Hérode Atticus et Athènes.

Si la *Vie d'Apollonios* crypte dans Gadès la présence de Tyr, elle manifeste d'emblée et clairement l'importance culturelle de la Phénicie : c'est un Phénicien, Euthydème, « un bon rhéteur », qui donne au sage sa formation en rhétorique, et il apparaît que l'élève estime son maître (I, 7, 1). Ce Phénicien est un médiateur, puisqu'il enseigne la culture grecque à Apollonios, un Cappadocien maîtrisant parfaitement l'attique, malgré le mauvais grec parlé dans sa région natale.

Quant à l'*Héroïque*, il a souvent été lu comme un manifeste proposant un nouveau contrat entre Grecs et Phéniciens, à cause du face-à-face qu'il instaure entre le Grec et le Phénicien de la « région de Sidon et de Tyr », et à cause de la localisation du dialogue dans un lieu symbolique de la confrontation des Grecs et des Barbares asiatiques, la Chersonèse, où la présence affirmée de Protésilas renvoie à la fin de l'*Histoire* d'Hérodote IX, 116-121 qui scelle la victoire du héros sur les Perses⁹⁴.

Ainsi, E. Bradshaw Aitken en propose une lecture politique. Selon elle, le dialogue encouragerait l'union du monde phénicien et du monde grec : « The question of the valence of the Phoenician merchant, qua Phoenician, indicates a historical occasion for the Heroikos in the context of Alexander Severus's campaigns against the Sasanian incursion into Mesopotamia and Syria. Signaling Alexander Severus as a trustworthy Phoenician who loves and honors Protesilaos, and who is certainly not allied with the Persians or Sasanians, the dialogue aims at promoting a way of life according to a Hellenic, Palamedean ethic as a means of establishing a "healthy" society that can resist this new Persian threat »⁹⁵. Elle montre que le Phénicien est d'abord un étranger, interpellé comme tel, « étranger de Phénicie » (*Her.* 1. 5), puis un « hôte », le terme grec ξένοç étant ambivalent, qui, de menaçant, devient familier⁹⁶. Elle souligne aussi que les princesses dites syriennes de la dynastie des Sévères sont des Phéniciennes : c'est ainsi que Julia Maesa est désignée par Hérodiens (V, 3, 2). Mais le même Hérodiens définit

94. Cf. T. WHITMARSH, « The Harvest of Wisdom : Landscape, Description, and Identity in the *Heroikos* » dans E. BRADSHAW AITKEN, J. K. BERENSON MACLEAN, *op. cit.*, p. 237-249, spécialement p. 239-240.

95. E. BRADSHAW AITKEN, « Why a Phoenician ? A Proposal for the Historical Occasion for the *Heroikos* » dans E. BRADSHAW AITKEN, J. K. BERENSON MACLEAN, *op. cit.*, p. 267-284, p. 284. Sur les différentes interprétations du dialogue, on a un état de la question dans J. K. BERENSON MACLEAN, E. BRADSHAW AITKEN, *Flavius Philostratus : On Heroes...*, p. LXXII-LXXVI. On complètera par M. R. SHAYEGAN, « Philostratus's *Heroikos* and the Ideation of Late Severan Policy toward Arsacid and Sasanian Iran » dans E. BRADSHAW AITKEN, J. K. BERENSON MACLEAN, *op. cit.*, p. 285-315, spécialement p. 303-315. Comme J. K. Berenson Maclean et E. Bradshaw Aitken, il part d'Hérodote IX, 116-120, qui semble bien une clef de lecture indispensable, au même titre que la question « Qu'est-ce qu'un étranger ? » (cf. J. K. BERENSON MACLEAN, « The αἶψοι of the *Heroikos* and the Unfolding Transformation of the Phoenician Merchant » dans E. BRADSHAW AITKEN, J. K. BERENSON MACLEAN, *op. cit.*, p. 253).

96. « Why a Phoenician ?... », p. 275.

aussi Élagabal comme Phénicien (V, 5, 3-4) ! Alexandre Sévère et les princesses syriennes auraient réagi aux débordements du mauvais Phénicien Élagabal pour montrer qu'ils n'étaient pas étrangers, eux, aux valeurs grecques⁹⁷.

Cette thèse, comme celle d'une interprétation religieuse, ont été rejetées par P. Grossardt pour qui les personnages du dialogue ne sont que des « Theaterfiguren », ce qui interdit au lecteur toute identification avec le Phénicien qui se convertirait⁹⁸. C'est aussi la position de J. Rusten : l'*Héroïque* n'est pas si loin de certains textes de Lucien, et le Phénicien ne s'intéresse pas à la religion ; il ne souhaite qu'une chose, entendre des histoires⁹⁹. Il n'y a donc pas de « conversion »¹⁰⁰. D'ailleurs, le marchand n'envisage pas de changer de vie, il reprendra son activité, mais, selon ses derniers mots, qui ferment le dialogue, pas « avant d'avoir entendu aussi ce discours » (58, 6).

Il nous semble, effectivement, que si la dimension politique est possible, elle n'est pas première. Est premier probablement un jeu entre les deux interlocuteurs, et l'humour le dévoile, comme dans le passage où le Phénicien déclare qu'il est plus attentif que les animaux qui écoutaient Orphée, et qu'il est tellement envoûté par le récit qu'il se croit un des participants à l'expédition contre Troie¹⁰¹. Cela dit, s'il faut voir une dimension politique dans le dialogue, nous la verrions dans le fait que le Phénicien n'est pas, fondamentalement, différent du Grec, et qu'il se place avec lui sur un pied d'égalité. Qu'il suffise de citer le passage où il renvoie à son interlocuteur le cliché, hérité d'Homère et de Platon, que celui-ci vient de lui appliquer, à savoir la cupidité des Phéniciens : « Et toi, tu n'es pas cupide, vigneron ? » (1, 3-4)¹⁰². Cette culture partagée est ce qui permet le dialogue entre des personnages antithétiques, un vigneron vivant dans une autarcie totale, hors circuit monétaire (cf. 1, 7), et un marchand, de Phénicie qui plus est. En conclusion, il nous paraît que l'identité du Phénicien se dissout dans la circulation

97. Cf. E. BRADSHAW AITKEN, « Why a Phoenician ?... », p. 279. J. K. BERENSON MACLEAN, E. BRADSHAW AITKEN, *Flavius Philostratus : On Heroes...*, p. LXXX, sont cependant prudentes dans leur conclusion : « The difficulty is that we know nothing about imperial patronage for Philostratus in the period after the death of Julia Domna and during the reign of Alexander Severus ». Sur la perception des princesses syriennes et d'Élagabal comme « Phéniciens », cf. aussi F. MILLAR, *The Greek World...*, p. 37.

98. Cf. P. GROSSARDT, *op. cit.*, p. 47-48.

99. Cf. J. RUSTEN, *op. cit.*, p. 40-45, notamment p. 43, et T. WHITMARSH, *Greek Literature and the Roman Empire, The Politics of Imitation*, Oxford 2001, p. 105, note : « it would be a mistake to take Philostratus as a religious proselytizer ».

100. Sur le thème de la conversion, cf. A. BESCHONER, *Helden und Heroen, Homer und Caracalla. Übersetzung, Kommentar und Interpretationen zum Heroikos des Flavios Philostratos*, Bari 1999, p. 217 (« Die Bekehrung [...] ist [...] eines der Hauptziele des Dialogs »), et J. K. BERENSON MACLEAN, « The αἴβολ... », p. 251-265.

101. Cf. *Her.* 23, 2. Nous ne partageons pas l'interprétation de J. K. BERENSON MACLEAN, « The αἴβολ... », p. 260 : « The Phoenician aptly likens himself to a wild beast being tamed by listening to the stories of the heroes ». L'attitude du Phénicien rappelle celle de Cnémon, dans les *Éthiopiennes*, avide d'entendre le récit de l'Égyptien Calasiris (cf. *Her.* 55, 6 et *Eth.* II, 24, 4 ; 26, 3 ; III, 1, 1-2). Dans le roman, c'est le Grec qui est suspendu au récit du barbare (cf. III, 4, 7). Le jeu se manifeste aussi par des reprises de termes qui réduisent l'écart entre le vigneron et le Phénicien (cf. reprise de χαρίεντας entre 3, 2 et 3, 5 ; τρυφὸν est repris par τρυφᾶν entre 1, 1 et 3, 5).

102. À propos des clichés sur les Phéniciens, P. GROSSARDT, *op. cit.*, p. 351, parle de « conventionnelle Beschreibung der Phönizer mit polarer Bewertung ».

de la parole, qui est facilitée par la communauté de culture, puisque le Phénicien est versé dans la connaissance d'Homère, et que ce qu'il ignore, un Grec l'ignorerait aussi. Nous dirions donc volontiers que l'identité phénicienne est neutralisée dans l'*Héroïque*, ou bien que, subvertissant le cliché qui voit dans tout Phénicien un menteur, le marchand feindrait la conversion pour soutirer à son hôte ce qu'il souhaite obtenir, des récits fictifs qui valent réalité¹⁰³.

On remarquera que l'*Héroïque* contourne habilement ce qui constitue un point de friction entre Grecs et Phéniciens, la position d'Homère dans une chronologie universelle. En effet, le vigneron prétend avoir une source plus ancienne, plus vraie et plus complète qu'Homère grâce à un contact direct avec le héros Protésilas, participant de l'expédition contre Troie (7, 4-6). Ce faisant, et par une autre voie, il se place au niveau de Dictys. Le marchand ne conteste pas ce statut, au contraire, il est tout ouïe. De même, l'invention des lettres attribuée à Palamède (33,1) ne fait pas polémique, Palamède ne se donnant pas, d'ailleurs, comme leur inventeur au sens propre (33, 11).

Quoi qu'il en soit, retenons que le Phénicien, au premier abord, échappe au regard grec, puisqu'il n'est pas identifié comme tel : il est, par son vêtement, si bien marqué comme Grec qu'il n'est pas perçu comme Phénicien¹⁰⁴. Il faut relever que le premier mot du dialogue est « Ionien », et que le Phénicien fait remarquer que la méprise de son interlocuteur s'explique puisque ce type de vêtement est, dit-il, « désormais notre vêtement national (ἐπιχώριον), à nous aussi, Phéniciens ». Et, effectivement, il lui attribue une origine ionienne, ce qui renvoie au luxe comme signe distinctif d'identité ethnique¹⁰⁵. Mais, dans le même temps, il refuse de se laisser enfermer dans une identité exclusive ; il est Phénicien et Ionien, conscient d'être un individu mixte, dans « une sorte de schizophrénie parfaitement maîtrisée dont il paraît se satisfaire » pour reprendre la formule de M. Sartre à propos des notables de Palmyre¹⁰⁶.

103. Des traces d'humour, et d'ironie, qui nous paraissent indéniables – « marché de l'Âge d'or » (χρυσὴν ἀγοράν) en 2, 1 ; reprise inversée du reproche du vigneron (cf. 1, 3) en 53, 3, où il est question du « bénéfice » (ἐπικέρδειαν) du voyage obtenu en écoutant des récits–, révéleraient que le Phénicien manipule son interlocuteur. Son prétendu envoûtement (cf. 23, 2) est à rapprocher, dans son effet, de ce que Philostrate le Jeune dans le *Proème* 4, de ses *Tableaux*, assignait à l'*ekphrasis* d'œuvres d'art, faire voir et faire croire, ce qui constitue, d'après C. BRECHET, A. VIDEAU, R. WEBB éds., *Théories et pratiques de la fiction à l'époque impériale*, Paris 2013, p. 8, « une des définitions les plus riches de la fiction : le fait de se tenir devant des choses absentes comme si elles étaient présentes et de se laisser emporter (*agesthai*) par elles au point de penser qu'elles existent ».

104. P. GROSSARDT, *op. cit.*, p. 347, fait un rapprochement avec Héliodore, II, 21, 4, où le vêtement grec de l'Égyptien Calasiris suscite l'interrogation de l'Athénien Cnémon. Dans les deux cas, l'identité est brouillée par l'apparence vestimentaire.

105. Les manuscrits divergeant, la réplique du Phénicien qui associe le luxe de son vêtement avec Sybaris et l'Ionie, est attribuée au vigneron par T. WHITMARSH, « The Harvest... », p. 242. Sur un autre plan, Hérodote V, 59 établit un parallèle entre Ionie et Phénicie : « Les caractères cadméens [...] sont dans l'ensemble identiques aux caractères ioniens ».

106. M. SARTRE, *L'Historien...*, p. 501 (= « The Nature of the Syrian Hellenism » dans Y. Z. ELIAV, E. A. FRIEDLAND, S. HERBERT éds., *The Sculptural Environment of the Roman Near East, Reflections on Culture, Ideology and Power*, Louvain-Dudley 2008, p. 25-49), à propos du port du vêtement, grec ou indigène, des notables de Palmyre.

Ces considérations tranchent singulièrement avec la perception que les Grecs ont parfois eue de Sidon et de Tyr comme figures de l'altérité, quoique ces cités aient cherché à se donner comme grecques¹⁰⁷. Là, au moins dans les apparences, elles sont grecques, aux yeux des Grecs mêmes ; l'étranger ne se donne plus à voir.

Dans un contexte différent, puisqu'il s'agit d'un contexte érotique, la *Lettre 8* de Philostrate, dont l'*incipit* « si, bien qu'étranger, je suis amoureux de toi, ne t'étonne pas » est un pastiche évident d'une épigramme de Méléagre (*Anth. Pal.* VII, 417), le scripteur défend sa cause auprès de son destinataire supposé, un jeune Athénien, en notant que « les lettres aussi sont étrangères, car elles sont venues de Phénicie ». Pour lui, la distinction entre « natif » et « étranger » n'a aucune pertinence dans aucune culture, et il conclut même par une pointe, arguant que ce qui est étranger échappe davantage au regard parce qu'il est moins connu. En clair, toute culture est donnée comme le fruit d'une hybridation, et cette hybridation est imperceptible, tout élément allogène ayant vocation à être naturalisé ; seul le savoir conserve la mémoire de l'origine.

De cette hybridation, que nous disent les *Vies* ? Tyr apparaît dans cette œuvre comme une cité dynamique qui exporte non pas la pourpre, mais ses intellectuels qui s'intègrent à Athènes, présentée comme le centre de la sophistique. Avec pas moins de quatre représentants, Taurus, Euphratès, Musonius et Hadrien, deux philosophes et deux sophistes, la cité phénicienne est particulièrement bien dotée en personnalités de premier plan.

Or, celles-ci gravitent autour de la figure emblématique d'Hérode Atticus, le plus attique des sophistes¹⁰⁸. Dans le cas d'Hadrien, rien n'est dit, dans sa notice, sur son séjour à Éphèse qu'attestent une inscription et un bref passage des *Vies*, dans la notice de Damien d'Éphèse (605) ; si le narrateur mentionne l'obtention de la chaire de rhétorique de Rome et du poste de secrétaire impérial (589-590), il ne dit pas que, dans sa jeunesse, Hadrien avait suivi les leçons de Galien dans la capitale de l'Empire¹⁰⁹. Tout est fait pour que le lecteur s'imagine qu'il n'y a rien entre Athènes et Tyr, entre Hérode Atticus et Hadrien¹¹⁰.

Alors même que la légende des Agénorides, évoquée implicitement et d'emblée par l'apostrophe du sophiste, dessine un réseau entre Tyr ou Sidon, d'une part, Thèbes, Argos d'autre part, rien de tel ici. Ce qu'affirme au contraire Hadrien, c'est la constitution d'un lien exclusif entre Tyr et Athènes, qui court-circuite les cités qui sont traditionnellement les maillons de ce réseau, au profit d'Athènes, étrangère à ce réseau, et au détriment de la cité de Cadmos, Thèbes, déjà reléguée dans l'épisode gaditain¹¹¹. Hadrien est un nouveau Cadmos, certes,

107. Cf. A. HIRT, *op. cit.*, p. 190-192.

108. Hérode Atticus prétendait descendre des Éacides dont le texte rapporte qu'ils ont lutté contre les Perses (546-547), et son épitaphe l'évoque comme « Hérode de Marathon » (566).

109. Cf. B. PUECH, *op. cit.*, p. 285-288.

110. Si Hadrien est bien le sophiste visé par Lucien dans le *Pseudologue*, le narrateur passe aussi sous silence ses séjours à Antioche et Alexandrie (cf. B. PUECH, *op. cit.*, p. 287).

111. J. ALIQUOT, « Les Tyriens... », p. 77, après avoir remarqué qu'Hadrien « s'identifie à Cadmos », relève, p. 77, n. 20, qu'il est question d'Harmonie (1.7) dans son inscription d'Éphèse (cf. B. PUECH, *op. cit.*, p. 284-285). Philostrate, lui, efface tout lien entre Hadrien et Thèbes.

mais ce n'est pas Thèbes qu'il refonde, c'est Athènes. En traçant le parcours professionnel du sophiste, le narrateur a redoublé le propos qu'il lui prête, supprimant, à l'exclusion de Rome, où culmine sa carrière, les villes qui ont contribué à sa formation ou son illustration, mais dont la mention aurait parasité la ligne droite qui relie Tyr à Athènes.

À l'exception notable d'Hadrien, les Tyriens des *Vies* sont associés, directement ou indirectement, à la formation intellectuelle d'Hérode. En effet, celui-ci a reçu des leçons de philosophie de Taurus de Tyr, a eu pour maître Polémon (cf. 564), élève de Timocrate, lui-même élève d'Euphratès de Tyr (cf. 535-536), et, pour intime, Lucius, élève de Musonius de Tyr (556). C'est comme s'il était produit, à Tyr, une floraison philosophique et rhétorique qui devait aboutir à Athènes, et plus précisément à Hérode Atticus, et comme si le meilleur sophiste de la Seconde sophistique, athénien, procédait de Tyr, dans une évidence incontestable, le narrateur affirmant sans hésitation l'origine tyrienne des intellectuels qui, de près ou de loin, l'ont formé. La circulation des savoirs ne se fait que dans un sens.

Avec Hadrien, le trajet est plus complexe : le Tyrien vient à Athènes pour recevoir un entraînement de celui qui a été formé, plus ou moins directement, par des Tyriens, Hérode, et, dans ce que C. Bonnet caractérise comme une « soumission subversive », l'élève non pas dépasse le maître, mais réussit une meilleure carrière que le maître, en l'occurrence Athènes, qui lui a permis de réaliser ses potentialités¹¹². Son trajet, en effet, ne s'arrête pas à Athènes, mais à Rome.

Rome constitue l'apogée de la vie officielle d'Hadrien, non seulement par l'obtention de la chaire de rhétorique, mais aussi par l'obtention du poste prestigieux de secrétaire impérial. Le narrateur décrit d'ailleurs de façon pathétique le moment où le sophiste reçoit le document officiel, moment qui est aussi celui où il rend son dernier souffle, « invoquant les Muses, selon son habitude, et s'agenouillant » (590).

Dans la capitale de l'Empire, il exerce une force d'attraction plus forte encore qu'à Athènes. À Athènes, chaque fois qu'il quitte sa chaire, il est « escorté par de jeunes étudiants grecs (Ἑλληνικοῦ) de toutes provenances » (587)¹¹³. Le texte suggère une cérémonie de triomphe : il est vêtu magnifiquement, il est paré de pierres précieuses extraordinaires, et transporté dans un char équipé de rênes en argent, tout en marquant, par le vêtement et le luxe qu'il assume, son origine tyrienne. À Rome, il ensorcelle même les non-hellénophones, qui se ruent pour l'écouter ; il n'est qu'une voix et qu'une langue, le grec (589).

Mutatis mutandis, c'est comme si le sophiste, se déportant toujours plus vers l'ouest (Tyr, Athènes, Rome) mimait le parcours en trois étapes (Gadara, Tyr, Kos) du poète du II^e siècle avant notre ère, Méléagre, qu'« engendra une patrie attique dans l'assyrienne Gadara », qui fut

112. Emprunté par C. BONNET, *Les Enfants...*, p. 18, à S. Subrahmanyam, le concept permet de rendre compte de la fierté des compétiteurs, en l'occurrence Phéniciens, originaires de régions sujettes, lors de victoires à des concours éminemment grecs (cf. p. 264-265 ; 516-517). Le texte philostrateen recourt à une métaphore gymnique : « Athènes a entraîné » (ἤσκησαν) Hadrien (585). D'une certaine façon, l'entraîneur capte à son bénéfice un capital intellectuel étranger.

113. Τὸ Ἑλληνικόν, employé encore en 588, désigne communément les étudiants de rhétorique (cf. P. ROBIANO, « Flavius Philostrate biographe de Philostrate de Lemnos : Fragments de vie d'un sophiste exemplaire », *REG* 128, 2015, p. 355-384, p. 367, n. 36).

élevé à Tyr, avant de terminer ses jours à Kos (cf. *Anth. Pal.* VII, 417 ; 418), s'approchant du centre de la Grèce, Syrie et Phénicie étant, pour citer R. Höschele, « a sort of proto-Hellas »¹¹⁴. Mais, à lire la notice de Philostrate, on ne sent pas de gradation, mais plutôt un saut, et il n'y a pas chez Hadrien la préoccupation de se définir par les langues, comme cela se manifeste dans une épitaphe du poète (*Anth. Pal.* VII, 419), où le passant, qu'il soit Syrien, Phénicien ou Grec, est salué dans sa langue, et dans une autre épitaphe (*Anth. Pal.* VII, 417, 5) où le poète affirme un cosmopolitisme franc : « Si je suis Syrien, pourquoi s'en étonner ? Nous n'habitons qu'une seule et même patrie, étranger »¹¹⁵. Rien de tel chez Hadrien, mais l'orgueilleuse affirmation de son origine qui suggère que l'histoire se répète, et que la Grèce reçoit une impulsion décisive pour une renaissance.

Il faut attendre la fin des *Vies* pour avoir une vision égalitaire des rapports entre Athènes et la Phénicie. En effet, l'œuvre se clôt symboliquement sur les mentions successives des sophistes Nicagoras d'Athènes et Apsinès de Phénicie, deux intimes de l'auteur, aussi brillants l'un que l'autre.

En conclusion, il semble que Flavius Philostrate se fasse l'écho de la période florissante qu'a connue Tyr aux II^e et III^e siècles, et qu'il traduise un rapport personnel à la cité, où il aurait enseigné et peut-être obtenu la citoyenneté. C'est le moyen le plus économique d'expliquer qu'il donne à des intellectuels une origine tyrienne qui n'est pas avérée.

Il apparaît aussi que Tyr n'existe que dans des rapports dialectiques complexes avec Athènes : Philostrate détourne, au profit d'Athènes, le réseau du mythe des Agénorides, jusque là centré sur Thèbes, et fait entrer Athènes dans l'orbite de Tyr. Cette dernière est à la fois celle qui donne naissance – la Grèce lui doit son écriture, et une personnalité célébrée par Philostrate, Hérode Atticus, lui doit une partie de sa formation –, et celle qui intègre la culture de ses descendants, sans s'y dissoudre, au contraire. Ce lien privilégié est symbolisé à Gadès par la coexistence des Tyriens et des Athéniens.

Car Tyriens et Phéniciens ne sont pas perçus comme des Barbares, mais comme des étrangers proches, conscients de leur singularité et de leur valeur. À cet égard, le Phénicien anonyme de l'*Héroïque* incarne une mobilité sereine à travers l'espace grec, et une identité à laquelle il ne renonce pas. Saisies par le regard grec de Philostrate, Tyr et la Phénicie assument une double culture, une double appartenance, et assurent leur rayonnement en faisant rayonner Athènes. Que cette représentation des mondes phénicien et tyrien ait coïncidé avec la politique impériale des Sévères ou de leurs successeurs, c'est possible, mais l'écriture philostrateenne garde son autonomie et ne parle de Tyr que pour parler, finalement, d'Athènes.

114. R. HÖSCHELE, « 'If I am from Syria- So What ?' : Meleager's Cosmopoetics » dans S. L. AGER, R. A. FABER édés., *Belonging and Isolation in the Hellenistic World*, Toronto-Buffalo-Londres 2013, p. 19-32, p. 21.

115. R. HÖSCHELE, « 'If I am' », p. 21 souligne qu'après Alexandre, « national identities do not matter any more, since Greekness has, so to speak, become transnational », ajoutant dans la note 9 : « [...] The dissociation of Greek identity from ethnic origin becomes especially important in the Second Sophistic where *paideia* is considered one of the most significant criteria of Greekness ».

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES
TOME 119, 2017 N°1

SOMMAIRE

ARTICLES :

Thibaut CASTELLI, <i>La chronologie des éponymes rhodiens de la fin du III^e s. et du premier tiers du II^e s. Nouvelles hypothèses</i>	3
Aneurin ELLIS-EVANS, <i>The Coinage and History of Achaïion in the Troad</i>	25
Denis ROUSSET, <i>Considérations sur la loi éphébarchique d'Amphipolis</i>	49
Joëlle NAPOLI, <i>La stèle des saccarii iuvenes de Dyrrachium: une nouvelle figure de docker</i>	85
Jónatan ORTIZ-GARCÍA, <i>Viejo, roto y descosido: nuevos datos sobre la manufactura y uso de sudarios pintados en el egipto grecorromano</i>	99
M ^a Ángeles ALONSO ALONSO, <i>Proyección pública e integración ciudadana de los medici en la Italia romana</i>	113
Patrick ROBIANO, <i>Tous Tyriens ? Réflexions sur l'identité tyro-phénicienne dans l'œuvre de Flavius Philostrate</i>	141
Alain BILLAULT, <i>Entre rhétorique et esthétique : la poésie dans le traité Du Sublime</i>	167

QUESTIONS ET PERSPECTIVES

Claude AZZIZA, <i>L'image de Rome dans la bande dessinée (1946-2016)</i>	181
--------------------------------------------------------------------------------	-----

LECTURES CRITIQUES

François LEROUXEL, <i>L'Italie républicaine est-elle encore au centre de l'histoire économique romaine ?</i>	197
Martin GALINIER, <i>Quelle colonne érigeria le peuple romain... ? » 2013, l'Année Trajan</i>	209
Tiphaine MOREAU, <i>L'Antiquité tardive sur le nuancier des couleurs</i>	223
Comptes rendus	237
Notes de lecture	381
Liste des ouvrages reçus	383



9 791030 002027

48€



ISBN 979-10-300-0202-7